



442ÈME RUE

Fanzine à géométrie variable et parution aléatoirement régulière.

N° 85



442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE

 **(33) 3 86 64 61 28**
leo442rue@orange.fr
<http://www.la442rue.com>

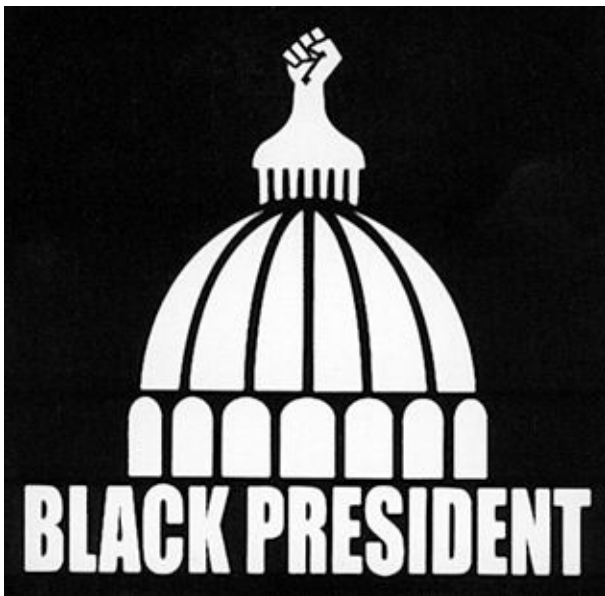
Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS (15 ans de photocopies)
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
Johan ASHERTON & Patrick CHEVALOT
SPERMICIDE
AUDE (Hellicious)
Lucas TROUBLE
ZERIC & RENO (Trauma Social)
Willy DE VILLE (RIP)
SABRINE (Pogozone/Blackout)
Baby CLARA
PIERIG (Rabhop)
Jean-Philippe DODET
Edouard NENEZ, P'TIT SEB & MARION (Konstroy)
LISA (Marteaux Pikettes)
3 HEADED DOGS
SYLVIE (Sonic Angels)
ANTHONY (Le Garage)
CATHIMINI
Claude PARLE
FABIOS
Abir MOKA
MITCH & VOSGIAN FORCE CREW
BOOZED
STEFAN (No Balls Records)
Jean-Noël LEVAVASSEUR
JULIETTE & FRANCOIS
Lou RIDSDALE (Z-Man Records) & Mark STEINER
VINCENT (Mass Prod)
PAY (Tura Satana Fight Club)
Philippe MOGANE (Siamese Dogs Records)
Patrice LAPEROUSE

Special congrats to :

TARZAN Lord of the apes & CRO-MAGNON Man

Vendredi 27 novembre 2009 ; 15:36:59 (monster time)



BLACK PRESIDENT : Black President (CD, I Used To Fuck People Like You In Prison Records - www.peoplelikeyourecords.com)

Méfions-nous des a priori, le nom de Black President n'a rien à voir avec l'émergence d'Obama. Comme l'explique Charlie Paulson (guitariste de Goldfinger et fondateur de ce nouveau groupe angeleno), l'idée de ce nom lui est venue de l'élection présidentielle de 2004 qui avait vu la réélection de Bush qui parlait des valeurs morales de l'Amérique alors que le pays dépensait (et dépense toujours) des milliards de dollars dans 2 conflits, que la couverture sociale y est inexistante, et qu'il n'y a jamais eu autant de pauvres dans un pays où la réussite insolente des uns cache mal l'extrême misère d'une fraction non négligeable de la population. Rassurons-nous, en France aussi on est en train de vivre la même situation. Libéralisme quand tu nous tiens... par les couilles ! Quant à Obama, Paulson est tout aussi direct, précisant que c'est pas parce qu'on est anti-Bush qu'on est forcément démocrate. En l'occurrence l'énorme majorité des politiciens, quel que soit le pays, n'est qu'une bande de crapules pourries jusqu'à la moëlle du coccyx, vérité à laquelle je souscris des 2 mains... et des 2 pieds si y a besoin de plus de signatures... Bon, une fois craché ce venin politique, qu'en est-il de ce premier album de Black President ? Encore une fois puisons dans les déclarations de Paulson qui affirme que son idée première était de mêler d'évidentes racines soul 60's à la puissance du hardcore, ou, à tout le moins, d'un rock'n'roll méchamment viril et sévèrement burné. Pour ce qui est de la testostérone, aucun doute, le groupe et ses membres en sont salement dotés, ça envoie le bois et ça ramone comme aux plus belles heures de la déforestation industrielle. Seraient capables de raser la forêt amazonienne à eux tous seuls en moins de temps qu'il n'en faudrait à une colonne de fourmis légionnaires pour nettoyer la carcasse d'une pauvre vache malchanceuse. Par contre, pour être tout à fait honnête, la soul, je ne l'ai pas franchement trouvée dans cette orgie électrique. J'ai eu beau retourner le bazar sous toutes les coutures (facile, un CD c'est pas bien gros, c'est rond et c'est plat, y a pas beaucoup d'endroits pour se cacher), j'ai pas trouvé. Ça doit être dans l'esprit qui sous-tend le tout ce c'est perceptible, genre subliminal quoi... Ce qui n'est déjà pas si mal. Par contre, s'il est 2 autres influences qu'on sent bien présentes chez Black President, ce sont celles, tutélaire, des Ramones, avec un "Elected" qui n'est pas sans rappeler le "I wanna be sedated" des faux frangins (le seul titre à proposer des cuivres, en prime), et de Motorhead, avec une reprise épicée et vitupérante de "Iron fist". On pourra pas dire qu'ils n'ont pas de savoir-vivre les lascars.

MEDEF INNA BABYLONE : Metaphysical punk (CD, Trauma Social/General Strike/Les Productions Du Baron)

Normalement, dans un monde idéal, un groupe vend un CD, et, accessoirement, un livret qui va avec. Medef Inna Babylone, eux, vendent un livret de 72 pages, et un CD qui va avec. Ça commence fort ! Normalement, dans un monde idéal, un groupe de rock'n'roll n'est pas censé faire preuve d'intellectualisme. Medef Inna Babylone, eux, font un disque métaphysique. Eh ben ! Normalement, dans un monde idéal, un groupe de rock chante en anglais, ou, en option, dans sa langue natale. Medef Inna Babylone, eux, chantent certes en français (ils ont donc choisi l'option première), mais aussi en chinois, en grec, en hébreu, en arabe palestinien, en russe, en basque, en solentino (dialecte italien) ou en catalan. Boudiou ! Normalement, dans un monde idéal, un groupe de rock cherche la reconnaissance en écrivant ses propres chansons et en espérant ramasser un maximum de royalties. Medef Inna Babylone, eux, écrivent certes leurs propres chansons (mais sans passer par la case départ, et donc sans toucher les 20 000 de royalties), mais n'hésitent pas, en prime, à faire gagner plein de sous aux autres en reprenant Boris Vian, Choking Victim, René Binamé, les Thugs ou les Vieilles Salopes. Solidarité ! Normalement, dans un monde idéal, un groupe de rock devrait être maître du monde en tant qu'ultime rempart face à l'obscurantisme politique, religieux, sociétal, égoïste et extra-terrestre. Medef Inna Babylone, eux, préfèrent nous livrer cet album en nous disant faites-en ce que vous voulez, lisez et multipliez les convertis, et, éventuellement, viendez donc en discuter avec nous autour d'une binouze la prochaine fois qu'on vient jouer par chez vous. Et picon-bière qui s'en dédit ! Normalement, dans un monde idéal, cette chronique devrait être reprise dans les plus forts tirages de la presse mondiale. Medef Inna Babylone, eux, ne me connaissent même pas. C'est bien la peine tiens ! Medef Inna Babylone, ou l'alliance de la crête et de la cravate en une grande fraternité punk et philosophique. BHL n'est pas invité, lui, il ne porte ni crête ni cravate... Faut pas déconner non plus !

RADIO MAQUIS : Résistance EP (CD, Fight Or Flight Records/ Fight For Your Mind/Beer Records - www.radiomaquis.fr)

Après une démo apéritive et fort goûteuse l'an dernier (voir chronique dans le n° 83 de votre zine préféré) les auvergnats de Radio Maquis passent au plat du jour avec ce premier album, fort justement intitulé "Résistance EP" (encore que, pour le coup, de EP il n'est point, c'est bien un vrai bon gros album qui nous est proposé, avec 8 nouveaux titres, et 2 extraits de la démo pré-citée). Constatons d'erechef qu'ils sont toujours bien énervés les gonzes, comme le prouve leur hardcore-punk jouissivement souligné de fulgurances electro qui arrosent dru devant la casemate. Feront pas de prisonniers, c'est dit. Rayon textes, c'est du même tonneau. Font pas dans la poésie étherée ni dans la platitude variétoche, plutôt dans le slogan combatif, le brulôt militant, la diatribe furibarde ("Enfant guerrier", "La sixième extinction", "Dessine moi un canon", "Maladolescenza", "Biopiratage"), faut pas prendre le bougnat en colère pour un mouton en anorexie cérébrale, y a encore de l'arverne qui sommeille en eux, sous les ruines de Gergovie, sauf que l'ennemi d'aujourd'hui n'est plus seulement romain, mais mondialiste et sauvagement libéral, ce qui ne les effraie pas plus que ça. Entre ce hardcore tendance electro et la voix d'un chanteur à la limite de l'époumonnement, le bouzin nous rappelle les cousins armoricains de Tagada Jones, traçant ainsi un axe Clermont-Ferrand-Rennes qui transperce d'une lance aiguisée le coeur de Sarkoland, ce pays de cauchemars de moins en moins démocratique, de plus en plus absolutiste. Reste plus qu'à trouver notre nouveau Vercingétorix.

R.A.B./RABHOP : Francs tireurs punks (Split CD autoproduit)

Qu'est-ce qu'il vous reste comme solution pour vous en sortir quand vous êtes nés du côté du Poitou ? Entre les vacances au plus profond des marais à jouer à cache-cache avec les moustiques, et la perspective d'avoir Ségolène Royal comme petite mère des peuples, on peut comprendre qu'on puisse prendre le maquis et monter des groupes de rock, de punk-rock même. C'est ce qu'ont fait R.A.B. et Rabhop, sous les auspices du drapeau noir et de l'oriflamme rouge. R.A.B. je connaissais déjà par la grâce d'un album autoproduit paru en 2004, "S.O.S. marais". Sur les 6 titres de ce split on retrouve un groupe foutraque et instinctif qui nous balance un punk-rock de hall de gare en direct live du fond de la cave. D'ailleurs, s'il reprennent les Rats ("La fleur au canon") ça doit pas être complètement par hasard. Même si les uns venaient de la banlieue parisienne et les autres d'une province plutôt peinarde ça n'empêche pas les atomes crochus et une certaine connivence sociale de faire leur oeuvre. Rabhop était un duo mixte basse (elle)-batterie (lui). Je dis était parce que, hélas ! le groupe a splitté. Ce que je déplore alors que je les découvre avec ce disque, à titre posthume donc. Rabhop c'était un fast-hardcore-punk méchant, teigneux et salement énervé aux préoccupations explicites ("Capitalo", "Forest massacre", "Pedophile"). Leur reprise à eux c'est le "Antinazi" des Tagada Jones (décidément à l'honneur en ce moment). Ça charcle sévère. En prime, bombinette sous l'estrade étatique, les 2 groupes réunis se fendent d'une ultime reprise, le "Camouflage" de Bérurier Noir, des fois qu'on n'aurait pas compris le message libertaire de tout ce petit monde. Ils ont déjà pris les armes, qu'est-ce qu'on attend pour en faire autant ?

MARDI GRAS.BB : My private hadron (CD, Hazelwood Music - www.hazelwood.de)

Un nouveau disque de Mardi Gras.BB c'est comme, étant même, de s'acheter des oursins en guimauve avec la monnaie des courses, le truc qu'on attend avec une impatience mal dissimulée et qui efface, d'un coup, toutes les vicissitudes de la vie, école ou boulot, pour vous apporter quelques minutes d'un bonheur indicible et indéfinissable. Le petit truc qui vous fait retrouver un sourire naïf en le dégustant, et qui vous coupe définitivement du monde pendant quelques secondes. 2361, de secondes, pour être précis, dans le cas de ce nouveau Mardi Gras.BB. C'est pas moi qui ai compté, pas fou, ce sont eux. Si la fanfare a connu de menus changements de personnels récemment, elle n'a rien perdu de sa fougue, de son entrain, de son charisme et de sa bonne humeur communicative. Evidemment, les piliers du groupe sont toujours là, Doc Wenz, Reverend Krug, Javier De La Poza, ou encore DJ Mahmut, entourés, cernés même pourrait-on dire, d'une section de cuivres pléthorique (pas moins de 7 sur le disque, un poil moins sur scène, mais de peu) qui ferait passer le big band de Glenn Miller pour une aimable plaisanterie si l'on n'y prenait garde (merde, Glenn Miller quand même, les gars...). Ce nouvel album poursuit le travail accompli depuis une dizaine d'années maintenant, à savoir l'exploration d'un style musical de plus en plus unique, où l'on retrouve l'emphase du rock, la dynamique du rhythm'n'blues, le groove du jazz (comment ne pas penser aux marching bands neo-orleanais), le sex-appeal du funk, voire les expérimentations de l'electro (grâce à la maestria de DJ Mahmut). Et que le thème de ce disque soit, cette fois-ci, le spiritisme, les esprits et autres fantômes, n'est évidemment qu'anecdotique, même s'il en définit l'ambiance générale, entre vaudou ironique, romantisme gothique et vampirisme sautillant (vous voulez un scoop ? le prochain nous fera faire un petit tour du monde musical, avec des morceaux inspirés de différents folklores, on en salive d'avance).

The LOST COMMUNISTS : The 12 last nights of a pastor judged guilty (CD, Some Produkt/All Boards Family - www.thelostcommunists.com)

Quel sens de la communication les povov en voie d'extinction ! Malgré leurs 40 années passées à ronger leur frein depuis leur infiltration, dans les 60's, du monde libre et occidental, les Lost Communists, en parfaits zéloteurs de la propagande populaire et démocratique, profitent du vingtième anniversaire de la chute du Mur de Berlin pour lancer à la face d'un occidental qui a depuis longtemps tourné ses regards et ses ogives nucléaires ailleurs que vers la ligne rouge de l'Oder sa bombe à retardement, en l'occurrence un premier album d'un garage-rhythm'n'beat tout droit sorti d'une décennie qu'on croyait oubliée depuis la disparition des dinosaures, à part chez quelques nostalgiques du "c'était mieux avant, même si c'était pas toujours rose". Merde ! On l'a pas vu venir l'attaque en piqué, faut dire que les Mig, aujourd'hui, ne font plus peur à personne, au point que les radars ultra sophistiqués pilotés par satellite ne les ont même plus dans leur mémoire processorisée. Ah les fourbes ! Ils avaient bien prémédité leur coup, avec la patience du moine bouddhiste à la recherche de l'état subliminal suprême, les Lost Communists se sont fondus dans le décor, au point de s'être établis du côté de Limoges (vous auriez été la chercher là-bas, vous, la menace ultime ?), d'avoir fait cure de jouvence sur cure de jouvence (à coups de pilules génétiquement modifiées on suppose, les allemands de l'est ou les bulgares avaient bien réussi à nous faire croire que leurs lanceuses de poids ou leurs nageuses étaient des femmes) pour nous faire accroire qu'ils n'ont guère plus de 25 ans aujourd'hui, d'avoir assimilé toutes les ficelles de ces musiques pourtant salement et abruptement décadentes que sont le garage, le rhythm'n'blues ou le rock'n'roll, au point de nous mettre à genoux avec ces rythmes incandescents et ces brulots de pure énergie binaire, et même d'avoir soudoyé et dévoyé quelques-uns des piliers et des garants d'un rock'n'roll tout ce qu'il y a de plus authentiquement intégré en se faisant produire par Matt Verta-Ray (Speedball Baby, Heavy Trash) et masteriser par Ivan Julian (Heartbreakers, Voidoids, Sonny Vincent). Les chiens ! Va falloir revoir toute notre stratégie géo-politique et militaire. C'est à cause de petits détails insignifiants de ce genre que des empires s'effondrent en un clin d'oeil, à cause de ce manque de vigilance coupable, de cette insouciance délétère nourrie d'auto-complaisance et de suffisance rogue et crasse. En une quarantaine de minutes à peine c'est tout notre sacro-saint modèle libéral et mondialiste qui risque de s'écrouler. Ronald et Margaret réveillez-vous, ils sont devenus fous, ils ont ouvert la boîte de Pandore et laissé passer les rouges !

COWBOYS FROM OUTERSPACE : Super wight, dark wight (CD, Nova Express Records - www.novaexpressrecords.com)

Tranquillement, à leur manière faussement nonchalante, les Cowboys From Outerspace continuent leur oeuvre d'exploration du rock'n'roll, depuis ses sources, multiples et protéiformes, jusqu'à son delta, informe, mouvant et indéfini, en passant par les méandres de son cours, parfois impétueux, parfois assoupi, parfois taquin et badin. Les Cowboys From Outerspace ne sont ni des intégristes, ni des revivalistes, ni des passésistes, simplement des amoureux, des acharnés et des passionnés de ce rock'n'roll qui reste, malgré tout, la base sur laquelle tout s'est fondé, se fonde encore, et se fondera probablement pour quelques années-lumière de fulgurances électriques et de grabuge sonore. Les Cowboys From Outerspace vous désossent leur rock'n'roll pour mieux l'étaler devant vos yeux ébahis et vos oreilles ébaubies, genre : vous ne savez pas ce que c'est ? eh ben voilà, maintenant vous savez ! On ne peut que saluer ici leur entreprise de vulgarisation toute en digressions, en incartades, en apartés, en dérivations et déviations. Certes, les Cowboys From Outerspace ne vous feront jamais penser à personne en particulier, ils vous feront juste parcourir les espaces intersidéraux de la grande aventure du rock'n'roll, ce rock'n'roll ambiant qui vous marque inconsciemment dès lors qu'on en a entendu quelques notes, et surtout, qu'on les a reconnues comme la seule vraie voie à suivre, et tant pis si nous ne sommes qu'une poignée à ne pas sombrer dans les abîmes de la junk-musique et de la culture de caniveau. Les Cowboys From Outerspace triment leur classe délétère en faisant fi de ce qui les entoure, en explorateurs zélés et voués à leur sacerdoce.

NEWSLETTERS/FANZINES

DEVIANCE est un label punk-rock, en même temps qu'une liste de distribution, un organisateur de concerts, une émission de radio et un fanzine (ouf !). Mais le fanzine est en stand-by depuis belle lurette, faute de temps (tu m'étonnes) et est (provisoirement ?) remplacé par une petite newsletter histoire de donner des nouvelles de toutes ces activités. Elle est disponible sur le stand Deviance en concert, ou dans votre boîte mail si vous en faites la demande : steph.deviance@yahoo.fr ### Toujours à l'est, c'est le **VOSGIAN FANZINE CREW** qui sort son n° 5, sous une très belle couverture double page couleurs signée Slo. Et sous la couverture, on a de la chronique de disques, de la chronique de fanzines, de la chronique de concerts (où l'on apprend entre autres que le vosgian crew aime bien se balader à poil la nuit dans les campings des festivals européens, mais où l'on n'apprend pas si les nuits de pleine lune ils se transforment aussi en loups-garou), une très longue (16 pages, soit 1/3 du zine) interview de Steph Deviance (voir juste au-dessus), et une autre (moins longue, 6 pages seulement) de Chester à propos du collectif de dessinateurs-performeurs Humungus. Toujours aussi bien le machin. C'est 2 euros, + un petit quelque chose pour le port, renseignements ici : www.vosgianforce.net ### Le n° 34 de **QUE VIVE LE ROCK LIBRE** est disponible. Tout plein de news sur 4 pages, tout plein de contacts aussi, et quelques petites conneries disséminées ça et là, à vous de les trouver. C'est punk et fier de l'être. Pour vous abonner par mail : <http://trauma-social.propagande.org> ###

Kid CONGO & the PINK MONKEY BIRDS : Dracula boots (CD, In The Red Records - www.intheredrecords.com)

Le retour d'un des guitaristes les plus classieux de sa génération. Songez que ce type, depuis qu'il est apparu sur la scène rock voilà une trentaine d'années, a quand même rifié avec rien moins que le Gun Club, les Cramps, ou Nick Cave, pour ne citer que le trio gagnant de ses accointances, excusez du peu ! Depuis, Kid Congo tréballe sa flambe latino et ses accords irisés au gré de ses groupes de fortune. La dernière incarnation en date sont donc ces Pink Monkey Birds (le bassiste Kiki Solis et le batteur Ron Miller) qui nous proposent une sorte de garage bluesy, funky et groovy. Et y a pas que de l'organique là-dedans, le Kid Congo n'hésite pas à surligner le tout de quelques brouilles electro et synthétiques, preuve que le bonhomme a les oreilles encore grandes ouvertes sur ce qui se passe autour de lui, qu'il n'est pas resté replié sur lui-même et sur son passé glorieux. Son garage-blues, du coup, sonne étonnamment moderne, quoi que cela veuille dire, aussi bien que perfidement ancré dans une certaine tradition sudiste adepte de mixité raciale autant que musicale. Et même s'il reprend Bo Diddley, c'est le versant funky du père du jungle beat qu'il exhume à sa manière ("Funky fly"), l'autre cover étant pour les Midneters ("I found a peanut"). Du côté de ses propres compos, on se balade entre gros rock qui tache, groove torride ou blues acide, mais toujours avec cette inventivité de la guitare qui ne fait que nous conforter dans notre conviction que le Kid reste un gunslinger époustoufflant. Astiquez vos pompes, si vous ne dansez pas à l'écoute de cette douzaine de titres c'est que vous êtes en fauteuil roulant, je ne vois pas d'autre raison.

OUT OF SCHOOL ACTIVITIES : All good cretins go to heaven ! (CD, Skalopard's Prod'z - <http://skalopards.free.fr>)

Comme disait l'autre : "Heureux les simples d'esprit, car le royaume des cieus leur est ouvert"... ou un truc du genre, y a longtemps que j'ai pas plongé le nez dans mon missel (faut dire qu'il sert de cale à la table de la cuisine), et comme disait un autre : "Malheureux les mécréants, car ils vont en chier en enfer", mais je m'en fous, l'enfer, j'y crois pas, pas plus qu'aux cieus, du moins tant qu'ils ne me tombent pas sur le coin du nez, mais d'après un troisième "c'est pas demain la veille", alors... Bon maintenant qu'on a fait dans le culturel, on va peut-être causer un peu d'un skeud qui, lui aussi, fait preuve d'un bel intellectualisme digne des meilleures sociétés. D'ailleurs, en exerque, Out Of School Activities n'affichent-ils pas cette maxime frappée au coin du bon sens (perso je préfère quand c'est asséné à coup de batte de base-ball, mais on va pas chipoter, chacun ses goûts) : "No head, no brain". Ah ! Ca vous en bouche un autre, de coin, non ? J'ai beau chercher, j'ai pas trouvé la parade à cette assertion aussi subtile que politiquement correcte. Ce qui, je dois l'admettre, ne me fait guère avancer dans mes recherches pataphysiques sur un groupe qui brouille les pistes à souhait et à satiété. Bien sûr, l'écoute attentive, approfondie et objective de ce disque m'oblige à dire que les artistes font du punk tendance rock'n'roll, mais une fois qu'on a dit ça, a-t-on tout dit ? Du punk à cause de cette énergie débridée qui respire de chaque note de guitare jouée beaucoup trop vite pour que ce soit du jazz, beaucoup trop salement pour que ce soit de la variété, beaucoup trop électriquement pour que ce soit du classique. Pareil pour la basse, dont on se demande comment une aussi frêle jeune fille que celle qui en use peut bien jeter aussi facilement aux orties sa gourme ainsi que toute une éducation dispensée pendant tant d'années par quelques soeurs ursulines pourtant suffisamment progressistes pour éviter à leurs ouailles ce genre de perdution de l'âme comme celle que l'on sent poindre dans cette façon si agressive, voire si... allez j'ose le mot... lubrique, de caresser le manche tout en titillant les 4 cordes de l'engin. Gaspature ! J'en rougis de honte par procuration à la place de la demoiselle. Et du rock'n'roll donc, aussi, à cause de cette machine antédiluvienne (d'avant nos belles technologies numériques et informatiques bien propres quoi...) qu'on appelle boîte à rythme et qui bat de manière épileptiquement sexuelle un tempo que, en d'autres temps, on aurait voué aux gémonies en même temps qu'au bûcher, comme ces zazous d'Elvis Presley ou de Chuck Berry, trublions de peu de foi. N'y aurait-il donc plus rien de sacré, même chez des jeunes gens qui se piquent pourtant de culture, d'instruction et de bienséance ? J'en connais qui ont brandi le sabre plutôt que le goupillon pour moins que ça... Ceci étant, les pisse-froids, comme le paradis et l'enfer, on s'en secoue méchamment les roubignoles, rien de tel que ces sales morceaux de punky-rockab déchaînés et en surdose de bpm pour aller voir du côté de la petite culotte de votre cousine Amélie si y aurait pas un accès direct vers le royaume des cieus. Et au diable les intermédiaires...

Les ANGES DETRAQUES : Pour le pire, c'est encore mieux (CD, Keuh Dal Prods/Stygmate/La Sauce A Pin's)

Dans la famille (à la démographie exponentielle) des duos guitare-basse mixtes je voudrais les Anges Detraqués... et leur deuxième album à la saveur douceâtre d'égout, de caniveau, de vomis, et de sang sur le macadam après la dernière bavure policière de rigueur. Les Anges Détraqués c'est Devi à la basse et aux screams féminins, Mimich' à la guitare et au chant masculin, et un assemblage de micro-processeurs pour le beat, 2 humains et 1 machine biberonnés au punk minimal et au hardcore basique. A coincer entre Pogomarto et Ludwig ("La part des anges" n'est pas sans lorgner grave sur le "Assez" des Von 88), sans oublier le clin d'oeil à Parabellum ("Anarchie en Sarkozy" réactualise le "Anarchie en Chiraquie" des 9mm, un Sarko qui en reprend d'ailleurs un coup derrière les oreilles sur "A quoi ça sert ?", y a pas de mal à se faire du bien, fut-ce de manière virtuelle), ou à Rabhop avec cette tendance screamo exprimée par Devi tout au long d'un album qui frise la crise de nerfs. Les Anges Détraqués sont salement remontés contre ce qui nous entoure (du zonzon à la téléloche), et le font savoir sur fond de chansons flirtant allégrement avec le sur-régime, la zone rouge et la limite d'adhérence. Jouer plus vite ça ne serait guère humain (OK ! la machine pourrait le faire, mais les 2 petits amas de chair et d'os, pas sûr, pourtant ils s'y emploient). Peut-être pas le disque idéal pour vous endormir le soir, mais assurément le truc indispensable juste avant de partir pour la manif altermondialiste et anti-libérale, histoire de réviser sa vitesse de pointe face à la charge des CRS.

BENSOUSSAN : Matris futuor (CD, Disagree Records - www.disagreerecords.com)

C'est pas parce que Bensoussan est nouveau venu (enfin, tout est relatif, 4 ans d'existence quand même) sur la scène hardcore-métal française que les gus sont des petits jeunes à peine sortis de l'adolescence. Non, on peut pas dire. 3 d'entre eux ont fait leurs armes au sein des Tambours du Bronx, et le batteur fut le cogneur de FTX, autant dire qu'à eux 4 ils ont déjà accumulé pas mal d'expérience. Autant dire aussi que passer des années à cogner sur des bidons de 200 litres ou sur une pauvre batterie qui n'avait rien demandé n'incite guère à rêver poésie, romantisme, fleurs et petits zoziaux. S'acharner à coups de manches de pioches sur du fût métallique à longueur de journée ça forge le caractère autant que les biceps, et du coup, ça aiguise la rage et ça fait monter l'adrénaline. Pas étonnant donc de retrouver le quatuor à tronçonner velu du riff hardcore et du beat métal. Et si le groupe ne se revendique pas strictement politique ça ne l'empêche pas d'avoir des idées, des opinions, et des convictions, et de les exprimer ("Absolute bastard", "Glory to fuckers", "In gold we trust", "To die with this"), même en termes peu amènes, pour les bâtards et les enculés s'entend. Tiens, ils reprennent même une rengaine de Niagara ! Pas pour la pop synthétique du duo new wave estampillé 80's, mais pour les paroles de ce "J'ai vu" qui, au niveau du texte, n'était finalement pas si insignifiant que ça, et qui se révèle, 25 ans plus tard, toujours d'une triste actualité. A distiller à fond de sono la prochaine fois que vous passerez devant la permanence de l'UMP locale, ça ne pourra pas faire de mal.

OI ! L'ALBUM (LP, Une Vie Pour Rien ? Vinyles)

A force de parler de la scène oi ! hexagonale dans les colonnes de leur fanzine, à force aussi de produire les disques de quelques-uns des acteurs de cette même scène, il semblait évident que Une Vie Pour Rien ? finisse par sortir un disque en forme de panorama de la congrégation au jour d'aujourd'hui. Voilà qui est chose faite, en un LP et 13 titres... Pour autant de groupes, bien sûr. 13 groupes français qui représentent quasiment ce qui se fait de mieux dans le genre, et qui ont mis un point d'honneur à tous enregistrer un inédit pour les besoins de cette compilation. Beau boulot. Au programme donc des gens comme les Bombardiers, Hardtimes, the Daltonz, Gonna Get Yours, les Golden Boys (et une explosive version de "Ville de lumière" de ces ringards de Gold, vous vous souvenez de ça ?, avec une intro clin d'oeil à Renaud), les Janitors ou St-Georges B (2 ex Teckels et Opération S qui ressuscitent ce vieux anar de Brassens en lui confiant les clés d'une oi ! bon teint fortement typée La Souris Déglinguée, le choc culturel est rude et viril, et a ses adeptes). En prime, la palme des noms les mieux troussés pour Oi ! Cunts et la Confrérie des Conards. C'est à ce genre de petits plus que j'apprécie d'autant mieux l'effort... Globalement ça oscille entre oi ! pure et dure et punk-rock sans concession, souvent d'inspiration anglaise, et même carrément 80's chez certains (Bombardiers, Oi ! Cunts, Rudes, ces derniers pourtant desservis par un son d'outre-tombe), voire hardcore chez d'autres (Hardtimes). Est-il utile de préciser que tout ça bastonne sévère et cogne grave ?

EXOGENE : Aliénation universelle ? (CD, Deviance/Ravachol/Undisblessed/Svoboda Records/Kanivo Chaos)

Exogene transcendent le traditionnel duo guitare-boîte à rythmes en nappant leur electro-punk minimaliste de synthétiseurs qui densifient le propos en même temps qu'ils renforcent le mur du son que le groupe a su créer pour affirmer ses coups de gueule. Parce que Exogene c'est du punk socialement militant et politiquement vitupérent. Qu'il s'agisse de pointer du doigt les dysfonctionnements de nos sociétés libérales ("Sans-abri", "Aliénation universelle ?", "Accros du tel", "L'apocalypse", "Big brother"), qu'il s'agisse de dénoncer les lobbys militaires ("Sortez des rangs !!!"), qu'il s'agisse de fustiger les dérives scientifiques ("Clonage... à qui le tour ?", "OGM... on n'en veut pas", "Nanomachine", "Microimplant"), Exogene dressent un tableau sombre, noir et pessimiste de notre monde en pleine déliquescence. Faut dire qu'il n'y a pas de quoi se bercer d'un fol optimisme quand on réfléchit un minimum à ce qui nous attend dans les décennies à venir. A force de jouer les apprentis sorciers les hommes sont en train de faire ce qu'aucun animal ne pourrait même concevoir, s'autodétruire, le savoir, en être conscient, mais poursuivre malgré tout sur une lancée qu'il sera de plus en plus difficile de contrôler, voire de stopper. La stratégie du lemming poussée à l'extrême, encore que chez les lemmings il y ait une logique de survie de l'espèce dans leurs migrations "suicidaires", ce qui n'est guère le cas chez Homo Sapiens Sapiens, qui porte décidément de plus en plus mal son nom scientifique.

FORMATS COURTS

Peter BERRY and the SHAKE SET : Berry express (EP, Larsen Records - www.larsen.asso.fr)

On ne dira jamais assez l'influence qu'ont eu les Beatles depuis près de 50 ans sur une fraction non négligeable de ce que la planète rock'n'roll compte de jeunes musiciens tombés sous le charme de la fée électricité et de la déesse guitare. Parmi les derniers en date à ne s'être jamais tout à fait remis de l'écoute intensive des 4 premiers albums des Fab Four un quatuor norvégien emmené par le chanteur-guitariste Peter Berry soutenu par des Shake Set révérencieux. Leur dernier EP est une nouvelle preuve de leur indéniable hommage aux 4 d'où vous savez. Une élégante tranche de beat music en 3 originaux (2 chantés et 1 instrumental) et 1 reprise (le "Donna" de Ritchie Valens) qui nous ramène sur les bords de la Mersey comme si le temps et l'espace n'existaient que dans une dimension à jamais abolie. C'est évidemment imparable d'efficacité (enregistré au Toe Rag Studio et produit par Liam Watson, le contraire eut été étonnant). Le format parfait pour ce genre d'exercice.

LOU & DINE : Sing Curtis Mayfield (SP, B-Soul)

Lou et Dine sont les 2 jeunes et charmantes vocalistes des B-Soul All Stars, et, si ce single paraît sous leur nom de duo, c'est bel et bien tout le groupe qui a mis en boîte ces 2 reprises de l'immense Curtis Mayfield. A savoir "Ten to one" en face A, et "Man's temptation" en face B. 2 gâteaux fondants gorgés de soul, même si traités façon regatta, comme pour bien montrer que le reggae, finalement, n'est qu'une émanation de la soul et du rhythm'n'blues américains, les musiciens jamaïcains n'ayant d'ailleurs jamais fait mystère de leurs sources d'inspiration primales. La sensualité émanant de la soul du sieur Mayfield étant ici sublimée par les voix féminines, tout en suavité et en langueur, de Lou & Dine. Branchez les UV, poussez un peu le chauffage, fermez les yeux, et, normalement, l'écoute de la chose devrait illico vous transporter sous des cieux nettement plus cléments que les brumes hivernales qui nous attendent.

L'ORCHIDEE D'HAWAÏ : Eleki Vol. 1 & Vol. 2 (EP's, Larsen Records)

Des fondus je vous dis. Ces mecs-là n'ont pas toute leur tête, c'est de plus en plus patent à chaque nouveau disque. Cette fois-ci ce sont un EP 3 titres et un single qui viennent nous réveiller de notre affligeante béatitude d'adipeux gavés d'hormones de croissance et de soja transgénique. En 5 exactions de surf nippo-thaï-samoan, l'Orchidée d'Hawaï gratte au plus près des récifs de corail pour mieux calcifier une musique qui, si l'on ne fait pas gaffe, a une sérieuse tendance à prendre la tangente sur le premier rouleau venu. Le surf ne se dompte pas si facilement, il faut le surveiller de près, quitte à lui faire baisser la tension pour lui conserver toute sa sauvagerie latente ("Kyoto-Ga"), tout en sachant lâcher la bride juste ce qu'il faut pour ne pas anémier une volonté d'indépendance flagrante et génétique. Pas facile de trouver le juste milieu, mais, au moins sur ces 2 galettes de vinyl noir, l'Orchidée d'Hawaï y parvient magistralement. Reste plus qu'à scruter la ligne d'horizon Pacifique pour guetter l'approche du prochain tsunami, s'agirait pas de se laisser surprendre après tant d'efforts.

The GO KATZ : It's not fair (CDEP, Raucous Records)

Les anglais the Go Katz sont tranquillement en train de s'installer dans un rôle de groupe de reprises iconoclastes. Témoin ce nouvel EP dont le titre phare est une cover de "It's not fair" de Lily Allen. Personnellement je ne connais pas la donzelle, ni, donc, sa chanson, mais si j'en crois les propos rigolards d'Howard Raucous, le chanteur des Go Katz, parlant de cette reprise j'imagine qu'il doit s'agir d'un truc bien pop et insignifiant. Par les Go Katz il s'agit bien sûr d'une belle pièce psycho-rock à forte tendance western. Force est d'ailleurs de reconnaître que la mélodie est plutôt joliment troussée avec un refrain bougrement accrocheur (va peut-être falloir que je me penche sur l'original un de ces jours). Les 3 autres titres alternent entre le classique, "Domino" de Roy Orbison, un morceau écrit par Sam Phillips himself, le recherché, "Green door" créé par l'américain Jim Lowe, mais que les anglais ont découvert grâce à Frankie Vaughan, tout ça en 56, avant qu'un autre anglais, Shakin' Stevens, en fasse sa propre version en 1981, et, surtout, que les Cramps ne se l'approprient définitivement, comme tout ce que le groupe a touché d'ailleurs, toujours en 81, et le plus évident, "Gunning for the dog" des anglais de Matchbox, affiliés dès le début des 80's à la scène néo-rockab, dont se revendiquent parfois les Go Katz, la boucle est bouclée.

The HEADLINERS : King of the fields (EP, Une Vie Pour Rien ? Vinyles - www.uvpr.fr)

Oi ! à l'honneur avec les nantais de Headliners pour un EP 3 titres qui vous enquille la ligne droite comme si leur vie en dépendait. Passons sur le titre de la face A, "King of the fields", un hymne au foot qui

n'élève évidemment pas le débat en la matière, surtout pour quelqu'un comme moi qui déteste le sport en général et le foot en particulier, c'est le côté pénible de la oi ! que cette addiction à un sport de crétins, mettons que c'est aussi ce qui fait son charme. En face B, "Chicken & C" et "Nantes" (histoire d'enfoncer le clou), ne ralentissent nullement le tempo, tout à fond et qui les aiment les suivent. Le bitume sent encore la gomme brûlée des semelles de Docs tant ça piaffe au démarrage tout ça.

GONNA GET YOURS : The hidden side of happiness (EP, Une Vie Pour Rien ? Vinyles)

Voisins d'écurie des Headliners, mais parisiens, Gonna Get Yours font paraître leur premier EP. Si y a aussi de la oi ! chez Gonna Get Yours, y a aussi des riffs nettement plus punks, voire, parfois, un poil hardcore. Pour autant les lascars savent écrire des hymnes infaillibles que tout un chacun s'empressera de reprendre en chœur dans la chaleur des concerts. Et des chœurs il n'en manque pas sur un titre comme "Now I know" par exemple. Mais ma préférence va quand même à "(Sweet and tender...) Panic", un titre mid-tempo (enfin, tout est relatif) que n'auraient pas renié quelques-uns des pionniers de la scène hardcore de Los Angeles en leur temps. Un futur classique ? On leur souhaite.

BOOZED : You gotta go again (CDEP autoproduit)

A peine remis de la claque infligée par "One mile", leur précédent album (voir chronique dans le n° 84), qu'on se reprend une méchante torgnole sur l'autre joue, qu'on n'avait pourtant pas spécialement tendue, les chiens. Ce EP 5 titres vient donc enfoncer un clou qui avait pourtant été caillassé au marteau-pilon, a priori donc pas fait pour se détacher à la première brise. Qu'à cela ne tienne, Boozed aiment leurs fans et leur font savoir. Ce EP n'est disponible qu'en téléchargement (allez faire un tour sur le site de la "442ème Rue", on vous dit tout sur la page d'accueil), et gratos qui plus est. Vous n'aurez plus aucune excuse pour ne pas vous défoncer la trompe d'eustache au power-rock'n'roll grasieux des allemands. "You gotta go again" est extrait de ce "One mile" précédemment cité, ainsi que "Save me" et "Speak the hazy", 3 tranches bien juteuses de rock'n'roll à guitares (grosses les guitares, comme il sied au genre), tandis que le EP est complété d'une version acoustique de "Circus", fort affriolante dans ces atours dépouillés, autre titre électrifié de l'album, et d'une version live de "You gotta go again", au rythme un poil plus trépidant que dans son propos studio. Et on fait tomber un bon petit EP dans sa discothèque pour pas cher, y a pas de petites économies.

SEVEN DAYS WEEK END (CDEP autoproduit - www.myspace.com/sevendaysweekend)

La France fut définitivement la patrie d'adoption de Johnny Thunders, et on ne compte plus les émules qu'il a pu faire dans notre beau pays. Il y a quelques années, Vincent (basse) et Michel (guitare), soit les 2/3 de Seven Days Week End, sévissaient dans un groupe, Chinese Rocks, au nom fort explicite, et qui rendait évidemment hommage à Thunders, aux Heartbreakers, mais aussi aux Ramones, NY Dolls et autres Dead Boys. Après quelques années d'errance les 2 anciens acolytes se retrouvent et forment donc ce nouveau groupe. Avec toujours ce même amour pour un glam-punk-rock'n'roll roboratif et définitivement fixé du côté de New York, même si, aujourd'hui, ils préfèrent écrire leurs propres titres plutôt que de jouer de la reprise millésimée. Ce qui, au final, ne change pas grand-chose puisqu'on sent toujours très nettement les influences premières de nos compères (Gibson Les Paul jaune en avant, et un titre comme "Johnny Thunders style"). Mais c'est fort bien foutu, et surtout empreint d'un détachement qui autorise Seven Days Week End à suivre, malgré tout, sa propre voie plutôt que d'être un revival band de plus. Les 4 titres de ce EP sont plein d'allant et d'entrain, nous font taper du pied et dodeliner de la tête comme en concert, et s'autorisent assez d'énergie pour chauffer leur petit studio. A suivre donc...

LIP (CDEP autoproduit - www.myspace.com/liprockindep)

Nouveau venu sur la scène rock tendance noisy française, Lip est pourtant formé par quelques vieux briscards inféodés au genre, fut-ce par la bande. La musique de Lip est plutôt dense et consistante, normal vu le genre revendiqué, et envahit vite fait votre espace vital dès le premier accord de "Keep my mind". Des riffs bien sentis, des tempi bien charpentés, des compos bien maîtrisées, des envolées bien engageantes, il n'en faut pas plus pour nous accrocher et nous emmener dans ces méandres sonores accentués. Le troisième et dernier titre du disque (oui, c'est court, mais c'est bon), "M.J.", a ma préférence grâce à son rythme enlevé et ses accords incisifs, sans parler de ses griffures vocales qui vous écorchent l'épiderme aussi sûrement que votre greffier un jour de mauvaises vibrations. En revanche je serai peut-être un peu plus sceptique quant à "Mes pensées sauvages", la faute à un chant en français qui me paraît

toujours sonner faux avec ce genre de musique. Bon, globalement, c'est quand même plutôt acceptable.

CANDY NOW/Stacey DEE (Split 10", No Balls Records)

Double projet parallèle pour Blag Dahlia (Dwarves), cette fois-ci producteur, ce split 25cm voit l'alliance de la pop et du garage en une union sexy, sucrée et acidulée du meilleur effet. Aidé pour Candy Now par Angelina Moysov (Persephone's Bees) et Nash Kato (Urge Overkill), Blag Dahlia semble s'amuser comme un petit fou sur ces pop songs qui se retournent sur un passé (50's ou 60's, pas de jaloux) qui viendrait se clasher sur une certaine vision gothique de la pop. C'est frais comme le minois de la belle Angelina, et c'est fou comme les errances musicales de Blag Dahlia. De l'autre côté de cette belle galette verte opalescente, un autre avatar du stakhanoviste Blag Dahlia, toujours comme producteur, en l'occurrence un projet solo de la pulpeuse Stacey Dee, chanteuse des Angry Amputees, au tempérament aussi pop garagiste que Candy Now, mais avec quelques influences un poil plus rock'n'roll, voire punky, qui font de ses 3 titres à elle de pétillantes vignettes soniques qui vous titillent les muqueuses au plus près des terminaisons nerveuses. On en frémit d'aise tout du long, et on n'a qu'une hâte une fois l'aiguille parvenue au bout du sillon, c'est de la remettre au début pour à nouveau se pâmer à l'écoute de ces entraînantes turpitudes musicales.



LIVRES

LONDON CALLING - 19 HISTOIRES ROCK ET NOIRES (Buchet Chastel)

En 2006, pour rendre hommage à Dominique Labouée, des Dogs, décédé 4 ans plus tôt, Jean-Noël Levasseur se lançait dans l'édition d'un double CD tribute accompagné d'un recueil de nouvelles inspirées de chansons du groupe rouennais. Le journaliste (Ouest-France, Abus Dangereux, Rock Hardi) récidive aujourd'hui, pour le trentième anniversaire de la sortie de l'album "London calling" du Clash. Malheureusement, faire un disque de reprises des chansons du double album s'est révélé impossible, le projet se limite donc à l'édition de ce livre, ce qui n'est déjà pas rien. Le principe est simple, 19 auteurs se sont vus confier la rédaction d'une courte nouvelle autour de chacune des 19 chansons du disque. Parmi les auteurs présents, on citera José-Louis Bocquet, Jean-Luc Manet, Pierre Mikailoff, Max Obione, Jean-Hugues Opiel, Jean-Bernard Pouy, Frédéric Prilleux ou Marc Villard, soit des gens issus de la littérature "noire", ou bien des gens issus du journalisme rock, les 2 genres se retrouvant aujourd'hui de plus en plus souvent associés. On aborde un peu tous les styles dans ce recueil, on frise parfois

l'autobiographie, ou la parodie, voire le pamphlet social (après tout, le Clash a toujours été un groupe politiquement marqué), mais on y fait toujours référence à l'un des gangs majeurs de la scène anglaise des late 70's et des early 80's. En prime, la préface est signée Antoine De Caunes, et les illustrations sont extraites de la BD "The Clash, le dernier gang dans la ville" de Serge Clerc, initialement parue dans la revue Métal Hurlant en 1980 (justement l'année où De Caunes faisait jouer le Clash pour une de ses émissions Chorus). Une chronologie succincte du groupe par Jean-Noël Levasseur, et de courtes notes biographiques des auteurs complètent l'ouvrage. Au total plus de 200 pages d'un hommage plaisant et bon enfant au Clash.

GIUGLIETTA : Sextet (Jusqu'à L'Os)

Juliette (ex Euthanasie Juliette) est une activiste de longue date de la scène punk-rock française. Elle fit partie de l'équipe fondatrice du label Gougnaf Mouvement avant de devenir la manageuse des Shériff, puis celle des Backsliders, entre autres. Elle se lance aujourd'hui dans l'écriture avec ce premier recueil de nouvelles. En 14 petits tableaux elle nous dévoile des histoires d'amour ou des rencontres tour à tour décalées, incongrues, maladroites, tristes, sordides, aliénées, elle nous brosse des portraits de gens ordinaires vivant des situations ordinaires, mais qui en font, au détour de leurs rêves ou de leurs espoirs, des situations extraordinairement bancales et claudicantes. Quelque part entre le roman de gare (désaffectée) et le roman noir (comme une éclipse de soleil plutôt que comme la nuit), Giuglietta se fait la porte-parole de l'insignifiance du romantisme, transcendé par le réalisme de l'existence. On a tous vécu quelque chose de ces historiettes si réelles, si abruptes, si inéluctables. Dans un style franc, direct, brutal parfois, mais où l'on sent poindre de la tendresse pour ces personnages désespérés et ballottés par la vie, Giuglietta se frotte à la désespérance du cœur et aux turpitudes de l'âme, comme pour mieux nous assurer que, finalement, il y a toujours une petite lumière au bout du tunnel. Giuglietta, comme elle le dit elle-même, s'est mise à l'écriture sur le tard mais ne peut désormais plus s'arrêter, et nous promet donc de prochains opuscules rapidement. On en salive d'avance. 7 euros + port. 7 Allée Robert - 76600 Le Havre.

MOTHER AND FATHER : Nothin' (CD, Z-Man Records - www.zmanrecords.com)

C'est une évidence, 15 ans après, Kurt Cobain est toujours bel et bien mort, faut se faire une raison. On peut donc désormais régurgiter sans fausse honte toutes ces influences grunge qui ont marqué au moins 2 générations. C'est ainsi qu'on voit naître, un peu partout, de ces petits neveux qui regardent à nouveau du côté de Seattle. En France on a Rosemary, en Australie ce sont ces Mother And Father, qui ne devaient pourtant pas être bien vieux en 94, qui se réapproprient cette manière de faire rimer pop et punk en une poignée de chansons fortement mélodiques et drastiquement entêtantes. Certes, il ne faudrait pas réduire Mother And Father à ce qu'ils ne sont pas non plus, des succédanés, des ersatz, des suiveurs. Il n'y a pas que Nirvana dans la vie de Mother And Father, il y a aussi une certaine fascination pour la pop anglaise des 60's, pour le rock poussiéreux américain des 70's, ou pour la résurrection rock'n'roll-bluesy des 80's, et si vous croyez reconnaître, là-bas, dans un coin, l'ombre des Pixies, ce n'est pas non plus complètement fortuit. Nous voilà bien avancés vous direz-vous peut-être... Ben non, il n'y a là rien que de très évident. Le rock'n'roll a 50 ans, comment voulez-vous qu'on ne retrouve pas aujourd'hui des bribes de ce passé riche, éclectique et foisonnant dans la musique d'un groupe comme Mother And Father, avec ses 2 ans d'existence ? A l'heure du multimédia et de la toile mondiale on se forge aujourd'hui une culture musicale en moins de temps qu'il ne nous en fallut naguère pour remonter à des sources pourtant beaucoup moins éloignées temporellement parlant. Faut bien que tous ces Myspace et ces Wikipedia finissent par servir à quelque chose. Mother And Father ne sont jamais que les rejetons de leur époque, mais plutôt fils prodiges que gamins déshérités, ce dont on ne se plaint pas à l'écoute de ce premier album tout en finesse et en réactivité. Un album qui, au passage, sert aussi de faire-part de naissance à un tout nouveau label australien, Z-Man Records. Longue vie à tout ce petit monde.

ZINE IN THE MAIL

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers !

REEDITIONS

Les BOURGEOIS DE CALAIS : Les cavaliers du ciel (CD, Magic Records - MAM Productions - www.magic-records.com)

Magic, le spécialiste français de la réédition de qualité, se lance aujourd'hui dans une anthologie des Bourgeois de Calais, avec des titres parus à l'origine entre 1962 et 1966. Les Bourgeois de Calais avaient la particularité d'avoir un chanteur anglais, Jeff Parker, ce qui ne les empêchait pas, curieusement, de chanter en français, d'où ce délicieux accent au service de textes bien dans l'air de l'époque ("J'ai besoin d'amour", "J'ai vingt ans", "Rue de tristesse", "Je vous l'avoue", "Ne crois pas que je m'en fous", "Je veux, tu veux"), avec cette autre particularité que la moitié de leurs morceaux étaient des originaux, là où la tendance était plutôt aux reprises. Même si de la reprise y en avait aussi (Ma Rainey, Beatles, Jerry Lee Lewis), souvent en anglais par contre, quitte à avoir un chanteur british autant en profiter. Des titres plutôt rock'n'roll, comme savaient les abattre les groupes de cette époque, avec les 2-3 slows de rigueur. Et puis, à côté de ces titres chantés, les Bourgeois de Calais donnaient aussi dans l'instrumental. 5 sont ainsi au programme, tous des reprises (B. Bumble and the Stingers, imparable "Nut rocker", Shadows, ou encore le classique des classiques "Ghost riders in the sky" qui, francisé, donne son titre à cette compilation). Les Bourgeois de Calais version 60's ont gardé cette fraîcheur intemporelle qui marque souvent les groupes de cette période. On n'en dira pas autant des titres ajoutés, enregistrés en 1998 suite à la reformation du groupe. 9 morceaux, dont 7 chantés, tous des originaux, dont les réenregistrements de "J'ai vingt ans" et de "Rue de tristesse" qui ne souffrent aucune comparaison avec les originaux. Ces morceaux récents sont de la pop poussive et banale qui n'apporte rien à la gloire du groupe. Seuls les 2 instrumentaux surnaient dans cet océan de banalité, pourtant pas des trucs bien folichons à la base, le "Georgia on my mind" de Ray Charles, et le "Comme d'habitude/My way" de Claude François/Paul Anka. Dommage donc d'avoir fait cohabiter des trucs enregistrés à 30 ans d'écart. Les morceaux 60's auraient largement suffi à notre bonheur.

Vince TAYLOR : Peggy Sue/Brand new Cadillac/Tutti frutti (CD, Magic Records/MAM Productions)

Vince TAYLOR : Jet black leather machine (CD, Ace Records - www.acerrecords.com)

Avec Gene Vincent, l'anglais Vince Taylor est l'archétype du rocker maudit, ce qui explique probablement l'aura un peu particulière dont il jouit encore aujourd'hui, notamment en France. Faut dire que, dès le tout début des années 60, il passera le plus clair de son temps par chez nous, espérant y connaître une carrière qui semblait lui filer entre les doigts de l'autre côté de la Manche. Ce ne sera pas tout à fait le cas, sans pourtant qu'il démérite. La faute à pas de chance, plus qu'à un manque de talent, parce que le lascar n'en manquait pas, de classe non plus d'ailleurs. Ces 2 compilations s'attachent à retracer la carrière de Vince Taylor, depuis ses débuts anglais en 59/60 (avec, évidemment, l'inévitable "Brand new Cadillac", ou cet autre standard, "Jet black machine", sans oublier "Move over tiger"). Ensuite ce seront les années Barclay, de 61 à 65, avec quelques reprises exceptionnelles (il n'écrira quasiment aucun de ses morceaux, à l'exception notable de "Brand new Cadillac"), "Sweet little sixteen", "Twenty flight rock", "Memphis Tennessee", ou cette version explosive de "My baby left me". Curieusement, aucune de ces 2 compilations ne propose sa version de "Shakin all over", pourtant une vraie tuerie, et son traitement qui annonce, avec 20 ans d'avance, la révolution psychobilly. Dans les années 70, Vince Taylor, toujours en France, s'allie avec quelques groupes locaux réputés, Le Poing, Larry Martin Factory, Rock'n'roller, et parvient à graver, tant bien que mal, 2 albums, pour lesquels il réenregistra "Brand new Cadillac" ou reprendra "Black leather denims and motorcycle boots" de Leiber & Stoller ("L'homme à la moto" en français pour Edith Piaf). La compil Ace propose même un truc rare avec la collaboration de Vince et du trompettiste expérimental Jac Berrocal en 1976 sur un "Rock'n'roll station" fort éloigné de l'ange noir du rock'n'roll tel qu'on se le représentait jusqu'alors. Dans les années 80 c'est le label Big Beat de Jacky Chalard qui ramènera Vince Taylor en studio pour une poignée de 25cm et de 45t, mais aucun titre de cette période n'est présent ici, question de droits. Dès le milieu des années 60, Vince Taylor commencera à lentement sombrer dans une sorte de folie schizophrène (il se prendra carrément pour le fils de Dieu, ou pour Dieu lui-même, selon les périodes), d'où il sortira épisodiquement et pour des périodes plus ou moins longues, avant de décéder en 1991 en Suisse où il s'était établi en 1983. Double maléfique de Gene Vincent, avec sa tenue de cuir noir et ses chaînes, Vince Taylor inspirera également David Bowie pour son personnage de Ziggy Stardust. Mais, surtout, il restera comme un rocker puissant et vénérable. Ces 2 compilations viennent le rappeler à notre bon souvenir, et, si quelques titres font doublon (8 en tout, soit les 4 premiers singles anglais), le reste offre un beau panorama de la carrière de Vince Taylor, avec les 21 titres de la compilation Magic et les 22 de celle publiée par Ace (et un superbe livret de 20 pages pour cette dernière, comme à

l'accoutumée chez le label anglais, le point faible de Magic qui n'en propose quasiment jamais, dommage).

The ARTWOODS : Art gallery (CD, Repertoire Records - www.repertoirerecords.com)

The Artwoods apparaissent sur la scène anglaise en 1963, et tirent leur nom de celui de leur chanteur, Art Wood, aussi simple que ça. Art Wood s'est formé à l'excellente école d'Alexis Korner et ses Blues Incorporated (le maître du blues anglais verra aussi passer dans son groupe de futurs membres des Rolling Stones ou des Pretty Things, entre beaucoup d'autres), et, accessoirement, il est aussi le frère aîné de Ron Wood qu'on retrouvera plus tard dans les Birds, le Jeff Beck Group, les Faces, et, bien sûr, les Stones, dont il est le guitariste depuis 35 ans maintenant, une paille. Cette influence blues se retrouve chez les Artwoods qui vont fonder leur réputation sur un rhythm'n'blues empreint des prémices d'une pop-music anglaise, notamment grâce à l'orgue omniprésent de Jon Lord. Mais ce qui fut leur principal atout sera aussi leur principal handicap, puisque les Artwoods n'écriront aucun morceau original, ne faisant que des reprises, ce qui finira par devenir rédhibitoire pour des fans avides de matériel inédit. Entre 1964 et 1967 les Artwoods sortiront 6 45t et un album, puis s'en iront. Ce CD propose l'intégralité de l'album, "Art gallery", paru en 1966, ainsi qu'une sélection de titres parus en singles ou EP. Au total 26 morceaux, pas tout à fait l'intégrale, mais pas loin. Au menu on notera des reprises d'Allen Toussaint ("Can you hear me"), Booker T & the MG's ("Things get better", "Be my lady"), Jimmy Smith ("Walk on the wild side", aucun rapport avec Lou Reed), Solomon Burke ("Keep lookin'"), Nancy Sinatra ("These boots are made for walkin'"), et autres joyeusetés soul, funk ou rhythm'n'blues, assaisonnées à leur sauce pop-beat. Avec le recul, les Artwoods paraissent plutôt novateurs dans leur musique, ils ne seront malheureusement pas payés de retour. Après le split des Artwoods, Art formera 2 ou 3 autres groupes, dont Quiet Melon avec des gens comme Rod Stewart, Kenny Jones, Ian McLagan ou Ron qu'on retrouvera tous dans les Faces (mais sans Art, évincé quelques temps plus tôt), avant de se tourner vers le graphisme. Il réapparaîtra dans les années 90 comme chanteur du groupe revival garage-beat les Downliners Sect, avant de mourir en 2006. Parmi les autres membres des Artwoods on retrouvera le batteur Keef Hartley parmi les Bluesbreakers de John Mayall, et surtout à la tête de son propre groupe, le Keef Hartley Band, qui proposera un mix de jazz, de blues et de rock'n'roll, un peu à la Blood Sweat and Tears, qui culminera lors de leur prestation au festival de Woodstock. Mais celui qui connaîtra le plus gros succès sera l'organiste Jon Lord qui rejoindra les Flowerpot Men qui deviendront rapidement Deep Purple, puis Jon rejoindra Whitesnake avant de revenir aux commandes d'un Deep Purple fantomatique, puis de se tourner définitivement vers un rock symphonique qu'il avait déjà expérimenté avec Deep Purple.

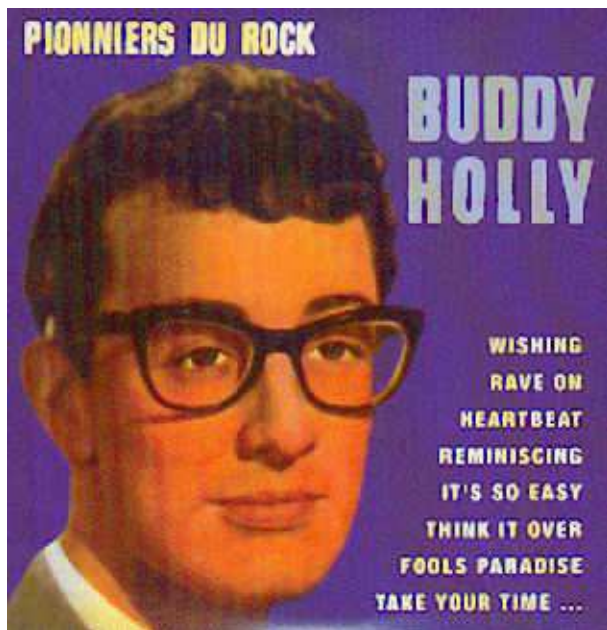
Buddy HOLLY : Pionniers du rock Volume 1 (CD, Magic Records - MAM Productions)

Buddy HOLLY : Pionniers du rock Volume 2 (CD, Magic Records - MAM Productions)

Buddy HOLLY : Pionniers du rock Volume 3 (CD, Magic Records - MAM Productions)

En 3 CD Magic Records propose une bien belle anthologie du rocker de Lubbock. L'histoire raconte que c'est après avoir vu un concert d'Elvis Presley dans sa ville natale que Buddy Holly décida de se lancer dans le rock'n'roll (il était déjà musicien, ayant appris le piano, le violon et la guitare depuis sa plus tendre enfance). Le jeune biker texan aux allures de premier de la classe avec ses lunettes d'écaïlle (il semblerait qu'en fait, loin de son image proprette de genre idéal, le loustic tournait plutôt loubard avant d'empoigner sa guitare, mais peu importe) deviendra vite, par la grâce du producteur Norman Petty, l'un des incontournables pionniers du rock'n'roll naissant, avec ou sans ses Crickets. Avec 66 titres au total on a là la crème de la crème du meilleur de Buddy Holly, et, sauf pour les complétistes inflexibles, voilà qui devrait suffire à votre culture hollyesque. Tous les standards y sont : "That'll be the day", "Rock around with Ollie Vee", "Peggy Sue", "Everyday", "Not fade away", "Maybe baby", "I'm gonna love you too", "Oh boy!", "Heartbeat", "It's so easy", "Take your time", "It doesn't matter anymore", "Wishing", "Think it over", "True love ways", "Reminiscing", "Well all right", "Rave on", impossible de les citer tous. Et puis il y a aussi ces reprises sur lesquelles il apposera sa propre griffe : "Bo Diddley" (au passage notons qu'il vouait un véritable culte au pionnier black créateur du jungle beat, et que son propre "Not fade away" portait déjà en germe ce Diddley beat que les Stones se contenteront d'accentuer, mais certainement pas, comme ils le prétendent longtemps, d'avoir eu l'idée de poser sur ce titre), "Brown eyed handsome man" (Chuck Berry), "Shake rattle and roll" (Joe Turner), "Rip it up", "Ready Teddy" (Little Richard), "Blue suede shoes" (Carl Perkins), "You're so square" (Elvis). Le rock'n'roll de Buddy Holly est d'une fluidité et d'une limpidité désarmantes, avec ces mélodies imparables qu'on retient dès la première écoute. Une véritable marque de fabrique, comme en imposeront, chacun leur tour, tous les pionniers des 50's.

Comme pour Eddie Cochran on est sidéré qu'en à peine 3 ans, de 55 à 58, Buddy Holly ait pu écrire et enregistrer autant de classiques. Qui sait jusqu'où il aurait pu affiner son art si, par cette nuit glaciale du 3 février 59, le Beechcraft qui l'emmenait avec Ritchie Valens et le Big Bopper ne s'était pas écrasé dans un champ gelé quelque part au fin fond de l'Iowa.



The CANNIBALS : Brunch with the Cannibals (CD, Hit Records - www.myspace.com/thecannibalslondon)

S'il est une légende de la scène garage-trash britannique c'est bien Mike Spenser (bien qu'il soit né à Brooklyn, New York) qui, depuis plus de 30 ans maintenant, porte à bout de bras ses Cannibals. Ou plutôt devrais-je dire qui portait ? Puisqu'il semblerait que le groupe ait définitivement mis un terme à ses activités fin 2008. Une année 2008 pourtant riche en émotions pour les Cannibals puisqu'en début d'année ils ont tourné pour la première fois de leur vie au Japon, ce qui a occasionné, dans la foulée, la sortie de cette compilation à usage exclusif du marché nippon. Mais vous savez ce que c'est, la mondialisation étant passée par là, 1 des 500 copies de ce CD s'est quand même retrouvée entre mes mimines fébriles. Parce que les Cannibals, merde... Je suis tombé dedans quand j'étais petit, quasiment depuis leurs débuts, et ils sont toujours restés à portée d'oreille, même si leurs disques ont pu se faire trop rares à mon goût, et leurs concerts français pareil. Pas grave, à chaque fois que j'ai pu, je leur ai mis le grappin dessus, scéniquement ou discographiquement parlant s'entend. Une belle compilation donc ce brunch avec ses 22 titres, tous estampillés années 80, de loin la période la plus prolifique du groupe. Une bonne partie, parue initialement en vinyl, est quasiment devenue indisponible aujourd'hui, sauf à faire les boutiques d'occasion, et le reste est même carrément inédit. Mike Spenser ayant puisé dans ses archives personnelles pour retrouver des enregistrements qu'il avait presque lui-même oubliés. Du coup, loin de faire doublon ou remplissage, cette compilation est une véritable bénédiction, aussi bien pour le fan hardcore des Cannibals que pour celui qui les découvrirait aujourd'hui. Constitué pour l'essentiel de reprises, exercice préféré du groupe, le track-listing est du pur trash-garage aux guitares bien crades, aux vocalises râpeuses, aux mélodies vénéneuses, à l'énergie raboteuse. Ecoutez ces "Come see me" (Pretty Things), "Back door man" (Howlin' Wolf), "Hey little bird" (I Am Kloot), "No fun" (Stooges, un version enregistrée au Gibus de Paris), "Weekend on Mars" (Cramps), "Well respected man" (Kinks), "Slow down" (Larry Williams), "Gloria" (Them), "All shook up" (Elvis Presley), "Hoochie coochie man" (Muddy Waters) dans des versions dynamitées, vous n'écouteriez plus un disque de garage de la même manière. Tout au long des 30 ans d'existence des Cannibals Mike Spenser a vu passer pas loin d'une centaine (oui, vous avez bien lu) de musiciens dans son groupe, on en retrouve une bonne partie ici, dont la première et légendaire formation avec Ben Donnelly, Tony Oliver et Peter Gunn, qui formeront, au début des 80's, l'ossature des Inmates. Et pour être tout à fait complet, et rester dans le ton d'un garage-trash bon teint, signalons le dessin de pochette, signé Bruce Brand, encore un sérieux activiste de cette scène et vieux compagnon de jeu de Billy Childish au sein de la plupart de ses groupes (Milkshakes, Headcoats, Mighty Caesars, etc...). Si vous ne deviez posséder qu'un seul disque des Cannibals (de toute façon, les autres sont aussi difficiles à trouver qu'un homme politique intègre), c'est celui-là qu'il vous faut... même s'il vous faudra,

là aussi, vous décarcasser pour faire main basse dessus. Les Cannibals, faut les mériter.

The NERVES : One way ticket (CD, Alive Records - www.alivenergy.com)

Comment un groupe qui n'a existé qu'une paire d'années n'a sorti qu'un single et un EP (même pas d'album) a-t-il pu atteindre ce statut de légende qui l'auréole depuis plus de 30 ans maintenant ? Probablement grâce à la personnalité de ses 3 membres, et à leur talent combiné. Paul Collins (batterie), Peter Case (basse) et Jack Lee (guitare) ont su forger un style qui'on qualifiera rapidement de power-pop et qui, depuis, a largement essaimé de par le monde. Des mélodies efficaces et aisément mémorisables, une manière de jouer brute, concise, sans fioriture, qui lorgnait du côté de ce que les 60's avaient produit de meilleur (on pense évidemment aux Beatles ou aux Kinks), et une énergie bien présente sans être trop agressive, il n'en fallait pas plus pour faire sortir les Nerves de la scène de Los Angeles et leur faire conquérir l'Amérique entière. Proches de groupes comme les Zeros ou les Ramones, les Nerves furent définitivement à l'origine d'un style à part entière. Cette compilation propose évidemment les 6 titres officiellement sortis de leur vivant dont les classiques "One way ticket" et "Hanging on the telephone" (que Blondie enverra au sommet des charts après le split des Nerves), complétés de 4 démos enregistrées à l'arrache (avant les disques) dans l'appartement de Paul Collins à San Francisco, de 7 morceaux live captés durant leur tournée américaine de 1977 (dont le "Come back and stay" que Paul Young reprendra à son compte pour envahir les charts anglais et mondiaux dans les 80's), et de 3 curiosités : "Walking out on love" enregistré en 1978 alors que Jack Lee avait déjà quitté le groupe et que Paul et Peter espéraient poursuivre l'aventure sous le nom des Breakaways ; "Thing of the past", un morceau live de la toute première mouture en trio des Plimsouls, le groupe emmené par Peter Case juste après le split des Nerves, et qui connaîtra une belle carrière pendant une bonne dizaine d'années, toujours dans ce style power-pop racé ; et enfin "It's hot outside", l'un des premiers titres enregistrés par Jack Lee juste après qu'il ait quitté les Nerves et qu'il ait formé son propre trio avec la section rythmique des Rubber City Rebels. Un CD qui vient rappeler à quel point les Nerves furent des précurseurs et des défricheurs, même s'ils n'en récoltèrent les lauriers qu'à titre posthume. Mais l'implosion était inévitable, puisque tous 3 étaient des compositeurs hors pair (il n'y a d'ailleurs aucune reprise dans leur répertoire) et que les problèmes d'ego ne pouvaient que gangrèner cette belle alchimie. Dommage avec le recul, mais on y a aussi gagné des carrières solos séparées pas vraiment dénuées d'intérêt, donc...

INNER TERRESTRIALS : Escape from New Cross + Enter the dragon (CD, Maloka/Mass Productions/General Strike/Fire and Flames Music/Active Distribution/Social Bomb Records)

Excellente initiative que cette double réédition. L'album "Escape from New Cross" est épuisé depuis pas mal de temps maintenant (il n'était paru qu'en vinyl à l'origine), et c'est lui qui fournit l'essentiel des titres de ce CD, à savoir 10 morceaux enregistrés en 1997 à Londres, autant dire quasiment à la maison pour Inner Terrestrials, on pourrait même voir les charentaises au bord de la scène. L'ossature du concert tourne autour de titres extraits de l'album "It" paru la même année, mais d'autres ne paraîtront, en version studio, que plusieurs années plus tard, sur le EP "Enter the dragon", ou l'album "X" entre autres. Inner Terrestrials ne sont jamais aussi bons que sur scène, où ils peuvent donner sa véritable dimension communicative à leur reggae-punk politiquement concerné ("Human sheep", "Criminals", "White nightmare", "1066"). Le jeu de guitare et le chant de J, d'inspiration punk (on croirait parfois entendre Joe Strummer), la basse de Fran, toute en rondeur reggae, et la batterie de Paco, qui assure l'assise de tout ça, créent une alchimie jubilatoire qui font de chaque concert du groupe une vraie fiesta où chacun ne peut que se sentir à sa place. En complément le CD propose également les 4 titres du EP "Enter the dragon" paru en 1999 (et toujours dispo lui), ainsi que "Name of the father", extrait du single de 2002 "Barry Horne", et la reprise du "Guns of Brixton" du Clash, titre principal d'un EP de 2003 (lui aussi épuisé), le tout faisant, au final, un bon gros CD bien rempli et gorgé de reggae-punk tendance hardcore ou ska selon les inspirations du moment. Voilà qui devrait faire patienter en attendant le prochain vrai album du groupe, "Tales of terror", en cours de finalisation.

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

COOPER : Right now ! (CD, Kicking Records - www.kickingrecords.com)

Les hollandais de Cooper en sont arrivés à un stade où prendre son temps tient lieu de credo ultime. Bien que leur acte de naissance précise 1992 pour leur venue au monde, et bien qu'ils aient sorti leurs 3 premiers albums sur une période de 7 ans, aujourd'hui c'est genre un album tous les 4 ans leur véritable rythme de croisière. Inutile de dire que ce cinquième opus était attendu par quelques cohortes de fans impatients. Et comme Cooper aime bien leurs fans ils n'ont pas fait les choses à moitié avec ce "Right now !". Certes ils sont restés chez eux, à La Haye, aux Pays-Bas, pour enregistrer ces 13 titres, mais ils surent être assez persuasifs pour faire sortir Bill Stevenson lui-même de son antre de Fort Collins, Colorado, et le décider à venir en Europe pour produire ce disque. Joli coup ! Car le bougre est plutôt casanier quand il s'agit de son studio. Cooper nous balance donc une belle brochette de chansons d'obédience pop-punk avec supplément de punk-rock dans les coins. Un disque que l'on sent mûri en fût et patiné à l'aune de la scène. Ils ont parcouru l'Europe en long, en large et en travers ces quelques dernières années, ça forge le caractère, ça donne des durillons au bout des doigts, et ça affine l'écriture. Et bingo ! Ce disque sonne déjà comme un classique à peine sorti. Calibré pour un marché américain qui ne devrait pas être insensible à ce style bien dans l'air du temps, l'album pourrait envoyer Cooper direct au firmament de la bannière étoilée et leur permettre de décrocher une timbale en chrome massif. Ils ne dépareraient pas sur une affiche typiquement californienne. D'ici à ce qu'ils rendent la politesse au père Stevenson (une affiche Adolescents/Cooper, ça aurait fière allure), il n'y a qu'un pas à franchir que même l'Atlantique ne saurait empêcher. Souhaitons-leur tout ce mal là...



The JANCEE PORNICK CASINO : The truth about (CD, Gagarin Beat Records - www.gagarinbeat.com)

Avec la célébration de la chute du Mur de Berlin voilà 20 ans (merde, y a toute une génération qui n'a pas connu le machin, sinon par photo ou film interposés), l'ostalgie bat son plein. Comme chez ces terroristes soniques de Jancee Pornick Casino. Imaginez la rencontre improbable, en Allemagne (ça n'aurait évidemment pas pu se passer ailleurs), d'un américain, d'un russe et d'un kazakh, imaginez un titre comme "Where is my money, punk ?", qui ouvre ce nouvel album, introduit par un riff de guimbarde, imaginez un groupe capable de vous asséner de la psycho-country aussi bien que de la polka-punk ou du trash-surf, imaginez un bassiste, le kazakh de service donc, tirer ses lignes rythmiques sur une balalaïka basse, imaginez des gusses vous inviter à passer vos vacances dans un goulag ou dissenter sur la dernière margharita de Trotski juste avant le coup de pic à glace fatal de Ramon Mercader, imaginez un instant des mecs dealer des décibels, du crack, ou les couilles d'Hitler avec l'aplomb d'un commercial tentant de vous placer de l'emprunt franco-russe ou des actions du canal de Panama, imaginez votre grand-mère, en fichu, sur la ramasseuse de pomme de terre à vapeur. Je sais, ça paraît improbable, et pourtant, c'est la vérité vraie, comme l'indique le titre de ce disque (Pravda, en russe). Et ne voyez rien de pervers là-dedans, tout ceci n'est que pure composition naturelle face à la dérive d'un monde que le Mur avait pourtant permis de sauvegarder pour le plus grand bénéfice de tous... ou du moins de certains apparatuschiks, ce qui revient au même, le peuple, qu'il soit élitiste ou pas, reste le peuple, non ? Et puis, hein, comme ils le disent eux-mêmes en clôture de ce magistral cours de sociologie politique, "Rock'n'roll is a good thing, honey", surtout quand c'est à la sauce Motörhead qu'on le cuisine le bazar.

Simon CHAINSAW : Good money after bad (CD, Bad Apple Productions/Dark Roasted Records & Tapes - www.simonchainsaw.com)

Après les 2 premiers volumes, "Fire down below" et "Rock'n'roll Uranus" (voir le précédent numéro de ce zine), voici que paraît le 3ème opus de la tétralogie "Johnny Rio's Sonic Rancho Sessions". Pour les ceusses qui auraient raté les premiers épisodes, sachez que cette tétralogie formera, lorsque paraîtra le 4ème volume en fin d'année, un superbe coffret de 4 albums tous mis en boîte au studio Sonic Rancho du guitariste Johnny Rio au cours des années 2000, et jamais édités jusqu'à présent. Ce "Good money after bad" a été conçu au cours de l'année 2006, mais, contrairement aux autres albums, pas uniquement au studio berlinois de Johnny Rio. Seules les batteries de Tilo Drescher ont été mises en boîte dans la capitale allemande, le reste, guitares et chant, ont été enregistrés à Rio De Janeiro, dans un studio tout nouvellement ouvert par le même Johnny Rio, on reste en famille. Du coup, les 2 guitaristes et le bassiste qui apparaissent sur cet album sont des musiciens du cru, remarqués par Simon Chainsaw lorsque ce dernier vivait et tournait au Brésil. "Good money after bad" est peut-être un poil moins punk que ses 2 prédécesseurs (encore que tout soit très relatif), mais un tantinet plus rawk'n'rawl dans l'âme et dans l'esprit. Il est surtout nettement plus rapide, castagneur et rentre-dedans, comme si Simon Chainsaw avait décidé de prouver au monde que les années n'avaient aucune prise sur lui, qu'il était encore parfaitement capable de maîtriser la furia qui animait son premier groupe, Vanilla Chainsaws, et que les petits jeunes pouvaient toujours venir essayer de le chatouiller sur ce terrain, il n'était pas décidé à leur céder un seul pouce d'électricité ou d'énergie. C'est vrai quoi, quand on est tombé dans le rock'n'roll dès sa plus tendre enfance (le gonze est australien, ne l'oublions pas, un pays qui a vu naître quelques-unes des plus fines gâchettes du genre) on ne va pas se renier aussi facilement. En 11 originaux et 1 reprise ("Chelsea kids", des suisses Heavy Metal Kids ?), Simon Chainsaw aligne banco sur banco, décroche jackpot sur jackpot, et fait flamber les biftons comme s'ils lui brûlaient les doigts. Et c'est pas une malheureuse paire de dés qui va lui faire froncer les sourcils. A sa pogne qu'il les a, les dés, à sa pogne. Et nous avec...

442ème RUE LE LABEL

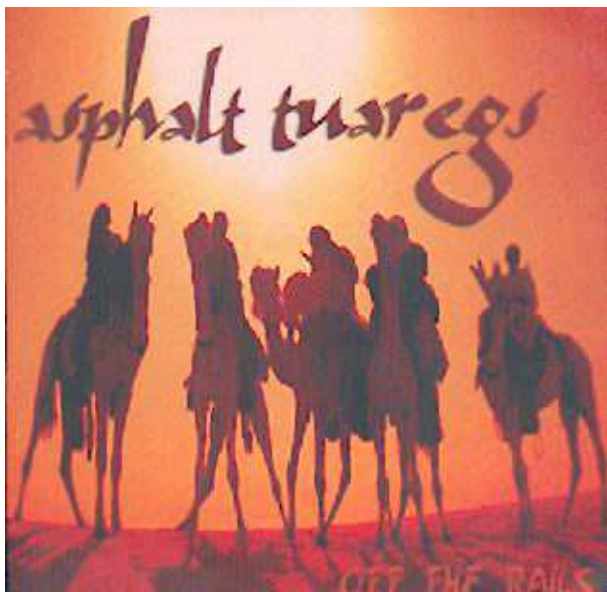
- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl - 7 Euros pc
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl - 7 Euros pc
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl - 7 Euros pc
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7 Euros pc
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 18 Euros pc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7 Euros pc
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage - 15 Euros pc
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl - 7 Euros pc
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 Euros pc
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 9,5 Euros pc
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP 3 tracks)
Power punk-rock vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7 Euros pc
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 7,5 Euros pc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7 Euros pc

TURA SATANA FIGHT CLUB : Fight (CD autoproduit - www.myspace.com/turasatanafc)

ASPHALT TUAREGS : Off the rails (CD, Rock Against The Clock Records - www.myspace.com/asphalttuaregs)

Après 2 démos éjaculatoires, les vosgiens de Tura Satana Fight Club passent enfin à quelque chose qui ressemble plus à un album. Bon, y a 10 titres, mais c'est pas pour autant que les gonzes ont décidé de faire dans l'opéra rock. Ça giclé toujours autant en en foutant tout partout. Les 10 missiles vous font le tour de la question en à peine plus de 20 minutes, ne vous méprenez pas sur leur capacité à vous bourriner les amygdales. Ceci étant, et ça peut paraître paradoxal, il me semble qu'ils ont très (voir très très) légèrement ralenti le tempo. Genre, là, ils auraient tendance à passer parfois sous mach 2, ce qu'ils ne faisaient pas avant. Du coup, leur speed-punk'n'roll-core aurait tendance à se plomber un peu plus qu'à l'accoutumée, comme s'ils avaient (re)découvert les vertus d'un rock'n'roll plus grassouillet du médiateur, la voix d'Alex, le chanteur, ayant même des accents limite stoner par moments. Ce qui, je dois dire, n'est pas pour m'effaroucher. Jouer à la vitesse d'un Alpha Jet au décollage, c'est bien, mais j'ai plus mes 20 ans, je commence à manquer de souffle, et j'ai parfois un chouïa de mal à suivre ces rythmes effrénés. Y a des moments où j'aspire à descendre de temps en temps sous la barre des 300 km/h, histoire de ne pas trop forcer sur mes varices. Bref, ce disque a de la gueule, y a pas à tortiller, il a même du coffre et de l'abdominal de comptoir. Là où les précédents étaient plus punk que n'roll, celui-là aurait tendance à inverser le processus, avec des guitares se frottant désormais au mur de la mort plutôt qu'au record de vitesse en apnée.

Chez les Asphalt Tuaregs, c'est du kif, on ne change pas de monture au milieu du gué, on reste fidèle à une formule éprouvée, à savoir un bon vieux rock'n'roll des familles qui vous arrache des cris de plaisir à chaque décharge de riff en fusion. Les Asphalt Tuaregs c'est du rock'n'roll passé à la toile émeri, ça vous gratte la couenne jusqu'à l'os, ça vous ébarbille le cerumen jusqu'au tympan, ça vous abrase le raisiné jusqu'à ébullition des globules. C'est pas qu'ils soient foncièrement mauvais les Asphalt Tuaregs, c'est juste qu'ils ne connaissent qu'une façon de faire du rock'n'roll, la meilleure, tout dans le rouge et pas de quartier. Ils auraient vécu au 18ème siècle et auraient écumé la mer des Caraïbes sous pavillon noir, ça aurait été pareil, ils auraient violé de l'espagnol chargé d'or et haché menu de la jouvencelle virginale... ou l'inverse peut-être, peu importe, y a que le résultat qui compte, et l'efficacité. Et efficace, ce nouveau disque l'est, comme le précédent, comme tout ce que touche François Lebas en maître troubadour électrique (vous vous souvenez de Fixed Up ou de Backsliders entre autres, c'était déjà lui derrière l'accord tranchant comme une épée à 2 mains). Vous faites ce que vous voulez, mais moi j'irai pas leur chercher querelle guitaristique aux argousins, c'est perdu d'avance. Pour le coup, je serais même plutôt du genre à prêter allégeance, pas fou.



I'VE GOT MY MOJO WORKING

KAISER HUNTERS FOR ROYAL BEAVERS (CD, Nova Express Records)

Nouvelle compilation du label Nova Express pour écouler le trop-plein de titres enregistrés dans le studio analogique du Kaiser Lucas Trouble par quelques-uns des gangs les plus sauvages de notre bel hexagone. Et, comme à l'accoutumée, saluons le bon goût, la finesse et la subtilité du Kaiser dans le choix de l'iconographie illustrant ce disque. C'est bien simple, y a du poil partout. D'ailleurs, si vous maîtrisez un minimum d'argot américain, vous savez déjà que le terme "beaver", chez les rednecks les plus férus de poésie, désigne la partie la plus intime de l'anatomie féminine, de préférence non épilée, que Courbet avait si savamment représentée sous le titre "L'origine du monde", bref la chatte, la fougoune, la cramouille, ou n'importe quel petit nom que vous lui donnez habituellement. Et de la chatte et du poil, ce CD et son livret en sont bourrés. C'est bien simple, ce disque dégage tellement de phéromones que le simple fait de l'ouvrir décuple d'un seul coup d'un seul le taux de testostérone ambiante. Un conseil, n'écoutez pas ce disque seul dans votre chambrette, y aurait trop de dommages collatéraux, mais écoutez-le de préférence en galante compagnie, histoire de ne point vous retrouver trop dépourvu en cas de poussée de fièvre aggravée. Bon, ceci dit, vous n'êtes pas obligé de vous attarder sur le seul livret, vous pouvez aussi vous pencher sur la musique, c'est aussi à ça que sert un disque. 4 groupes au programme. Ça démarre avec les auvergnats de Gadwin (dont Nova Express avait déjà sorti le premier album), et leur noise-grunge aux forts relents post-rock sous acide. Une musique intense et touffue (normal vu le ton général du disque) qui risque de faire fondre la moquette avant que vous n'ayez eu le temps de l'inhaler. Tant pis pour vous. Ça continue avec les parisiens de Marshmallow Dykes (eux aussi ont réalisé leur premier album avec Nova Express), et leur rock'n'roll-surf kamikaze et légèrement trépané. Résultat de quelque orgie nocturne entre des créatures aussi peu recommandables qu'elles aussi développent une pilosité abondante (décidément). Si vous voulez savoir à quoi ressemblerait le fruit des amours entre le dieu Pan et une louve-garou, les Marshmallow Dykes vous en présentent un bel aperçu. En troisième position (rassurez-vous, on n'ira pas jusqu'aux 64 dûment répertoriées dans le Kama Sutra, surtout qu'aucune d'entre elles ne joue expressément avec les poils de l'un ou l'autre des partenaires, hors-concours pour ce qui nous concerne donc ici), les lillois the Denyals, de sales punks qui vous crachent leurs titres comme on essaye de se débarrasser d'un cheveu sur la langue (enfin, cheveu, tout dépend où traînait la dite langue au moment où...). D'ailleurs, c'est bien simple, leurs morceaux étant les plus urgents de tous, ce sont eux qui ont réussi à en caser le plus sur la compilation, 8 à eux tous seuls, là où leurs petits camarades de jeux n'en ont que 5 chacun. Ils ont dû profiter d'un moment d'inattention de tout le monde pour glisser le rab en catimini comme on planque la poussière sous le tapis quand on est trop fainéant pour vider le sac de l'aspirateur. Et, last but not least (selon la formule consacrée... euh, en un seul mot, consacrée, n'est pas Courbet qui veut non plus), les marseillais de Happy Family, enfin un peu de respectabilité dans cet océan de libidineuses galipettes verbales... Encore que le "Cum' down" qui ouvre leur quinte de chansons ne soit pas exactement un hymne à l'amour courtois ni à la chaste romance. Je me disais aussi... Happy Family vient donc mettre la touche finale à ce disque avec un garage'n'roll tendance rhythm'n'pop évadé de quelque asile de nuit aux fréquentations plus que douteuses.

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

Retrouvez la "442ème Rue" tous les mardis, de 18h30 à 21h, sur le 94.5 de Triage FM. C'est à Migennes (Yonne) que ça se passe. Vous pouvez aussi écouter l'émission sur Internet via le site : <http://www.triaagefm.fr>
Ne manquez pas également, de 21h à minuit, le "Best of 442ème Rue". Stay tuned.



Elliott MURPHY : Alive in Paris (CD + DVD, Last Call - www.lastcallrecords.com)

Ca fait dans les 20 ans maintenant qu'Elliott Murphy a décidé de vivre à Paris. Autant dire qu'il s'y sent désormais comme chez lui, même s'il garde, évidemment, son aura et sa réputation de songwriter américain qui, en son temps, lui avait valu le qualificatif de "nouveau Dylan". Des "nouveaux Dylan", il doit y en avoir à peu près 1 ou 2 par an, ce qui, en soit, n'est pas forcément représentatif. Mais Elliott Murphy, riche d'une carrière de plus de 35 ans, s'est depuis longtemps départi de ce titre fort lourd à porter au demeurant. Il y a bien longtemps qu'Elliott Murphy est lui-même, rien que lui-même, et point barre. Surtout depuis son installation en France, qui, quelque part, doit bien transparaître, de ci de là, dans des chansons de plus en plus sereines, posées, débarrassées de toutes scories trop vite référencées. Que ce soit via sa voix si pregnante, ou via ses compositions si personnelles, on reconnaît Elliott Murphy dès qu'on pose l'un de ses disques sur la platine (ou dans le mange CD pour les plus récents). L'an dernier, la mairie du 6ème arrondissement, à Paris, lui consacrait une exposition, "Last of the rock stars", au titre fort ironique, pour un type qui se prend si peu pour une rock star. Et pour clôturer cette exposition, le bonhomme fut invité, dans les salons mêmes de la mairie, à donner un concert. C'est ce concert qui nous est aujourd'hui proposé, tant en CD qu'en DVD. Accompagné par les musiciens qui forment derrière lui, depuis quelques années, les Normandy All Stars (avec l'inamovible Olivier Durand, son partenaire depuis plus de 10 ans, ou encore Laurent Pardo, qu'on avait pu entendre chez Mister Moonlight ou derrière Kid Pharaon voilà quelque chose comme 15 ou 20 ans maintenant), Elliott Murphy joue devant un public entièrement acquis à sa cause, conquis, et définitivement sous le charme de ses mélodies tantôt enlevées, tantôt mid-tempos, mais toujours d'une sincérité et d'une authenticité désarmantes. Pour des questions de timing, le CD ne propose qu'une douzaine des titres joués ce soir-là (ce qui n'empêche pas la galette d'approcher les 80 minutes réglementaires). Heureusement, le DVD, lui, est encodé de l'intégralité du show, soit 17 titres, dont, surprise, une reprise du "LA woman" des Doors en rappel. Pour le reste, Elliott Murphy puise surtout dans son répertoire des 20 dernières années pour tenir son public en haleine pendant pas loin de 2 heures, le tout sur un canevas de guitares électro-acoustiques maniées de dextre manière par le duo Durand-Murphy (Pardo tenant la basse, et Alan Fatras le cajon, cette boîte en bois sur laquelle le joueur est assis et qu'il frappe de ses mains pour marquer le rythme, une "batterie" certes minimaliste mais fort bien adaptée à ce type de concert presque intimiste). Et défilent les "Green river", "Ophelia", "Canaries in the mind", "Last of the rock stars" (évidemment, vu les circonstances), "On Elvis Presley's birthday", "And General Robert E. Lee" ou "Come on Louann", et nous, comme les spectateurs présents ce soir là, de nous laisser emporter par ce courant de pur plaisir.

TOKYO SEX DESTRUCTION : The neighbourhood (CD, Pyromane Records)

Après nous avoir balancé 3 bombes à fragmentation en peu de temps dans la première moitié des années 2000 (et aussi quelques grenades incendiaires devastatrices sous forme de singles et EP divers), les espagnols de Tokyo Sex Destruction s'étaient fait plus discrets ces derniers mois. C'était pour mieux se ressourcer apparemment, puisque les voilà de retour avec ce nouvel album. Première constatation, les hidalgos se sont assagis, ils sont nettement moins chiens fous qu'avant, n'hésitant plus à faire du mid-tempo l'assise de ce disque. Deuxième constatation, ils ont aussi varié les plaisirs en agrémentant leur musique de nouvelles sonorités, pas forcément désagréables au demeurant, comme ces cuivres qui viennent vous chatouiller le prépuce ou le point G (selon votre sexe, rayez la mention inutile) de caresses chatoyantes et colorées, comme ces envolées psyché également qui vous renvoient direct quarante ans en arrière (pour ceux qui étaient nés à cette époque). Bon, qu'on se rassure, y a toujours quelques belles déflagrations punk et hargneuses, mais, désormais, le mot soul passera probablement avant le qualificatif punk pour désigner la musique de Tokyo Sex Destruction, ce qui n'était pas le cas jusqu'à présent. Du moins, ça, c'est pour le disque. Pour la scène, faisons-leur confiance, il y a des chances que, pris par la frénésie du live, ils restent fidèles à cette débauche d'énergie qui a construit leur renommée jusqu'à ce jour. Pour ça, rendez-vous au printemps pour quelques dates devant fêter la sortie de cet album.

Mark STEINER : Broken + Fallen birds special edition (2CD, Z-Man Records)

Mark Steiner est un adepte forcené de la mondialisation, mais pour la bonne cause et dans le bon sens du terme, à savoir que, non seulement il tourne un peu partout dans le monde, mais qu'il joue aussi avec des musiciens venus des 4 coins de la planète (si, la Terre est carrée, vous ne saviez pas ?). Plus ouvert que lui, c'est difficile. A commencer par son parcours personnel. S'il est né et a grandi à New York, il vit, depuis 2001, à Oslo, Norvège. En 2008 il faisait paraître son premier (mini) album, "Fallen birds" (voir chronique dans le n° 76), qui est repris ici, augmenté de 3 bonus, dont une nouvelle version de "Cigarettes", et une version revisitée de "Sea of disappointment", un titre de "Broken". Parce que, si cette édition limitée couple les 2 premiers albums de Mark Steiner, c'est bel et bien "Broken", son nouvel effort, qui sert de prétexte à cette sortie (Z-Man fait également paraître "Broken" en vinyl). Un "Broken" qui reprend d'ailleurs là où nous avait laissé "Fallen birds". Dans une exploration intimiste de l'univers mental de Mark Steiner, un univers noir, sombre, torturé, mélancolique, parfois tragique, qui a beaucoup à voir avec l'approche musicale d'un Nick Cave (Steiner a d'ailleurs tourné avec Mick Harvey). Les ambiances sont lourdes, pesantes, ce qui n'empêche pas, parfois, de se retrouver embringué dans des envolées tziganes ("Catatonia"), limite lyriques ("Torn"), voir boogie-jazz lancinant ("Man in the bar"). Pour appuyer son propos Mark Steiner, outre les traditionnelles guitares, basses et batteries, fait largement appel à d'autres instruments comme le piano, l'orgue, le violon, l'alto ou le violoncelle. On est loin, très loin du rock'n'roll de base, on navigue plutôt dans des paradis plus ou moins artificiels, dans une musique arty qui colle parfaitement à l'image que l'on se fait de New York, toute en créativité débridée, comme d'Oslo, ville nordique aux hivers interminables. Au jeu tout en délicatesse et en caresses, de Dimi Dero, derrière la batterie, comme il le fait chaque fois qu'il ne joue pas pour lui-même, de l'allemand Tex Napalm, qui joue d'à peu près tout, y compris du banjo ou du mellotron, ou de la chanteuse Sofy Perez, aux vocalises envoûtantes et ensorcelantes. La pochette de cet album en résume finalement assez bien l'atmosphère, où l'on voit un Mark Steiner aux allures de repris de justice, décafé, comme après plusieurs jours de cuite ininterrompue ou de cavale sans trêve. Les temps sont parfois difficiles.

The TOASTERS : One more bullet (CD, Megalith Records/ Moon Ska World)

Bon, mettons que je sois un peu largué en chroniquant cet album des Toasters sorti voilà déjà 2 ans. Mais, en même temps, comme les new-yorkais ne semblent guère adeptes des cadences stakhanovistes (cet album fait suite à "Enemy of the system" paru en 2002), je pense être encore largement dans le timing avant le prochain. Bref, tout ça pour dire que, effectivement, les Toasters m'avaient paru bien discrets depuis quelques années, et je comprends pourquoi... Faut dire aussi qu'ils n'ont plus grand chose à prouver, depuis bientôt 30 ans qu'il écument les scènes du monde entier avec leur ska profondément urbain, comprendre un ska nettement plus dur que le pur ska jamaïcain, même s'ils en respectent parfaitement les codes avec ces rythmes torrides et chالoupés, et ces cuivres omniprésents qui vous titillent le pavillon auditif de ces sons chatoyants comme un cocktail à base de rhum agricole. Les Toasters c'est pas du ska-punk, mais c'est du ska quand même sacrément énergique qu'on ne peut s'empêcher de rapprocher de celui des Slackers par exemple. Quand on grandit dans une mégapole comme New York (et fort probablement dans ses quartiers les moins "accueillants"), il reste forcément quelque chose du rock'n'roll ambiant et de l'électricité qui déferle, le soir venu, sur n'importe quel musicien en herbe. Leurs premiers concerts, ils les ont donnés au CBGB's, pas spécialement réputé pour sa douceur de vivre ni pour son indolence (le tout premier gig, c'était même avec les Bad Brains, c'est dire). Alors oui, le ska des Toasters se révèle toujours aussi puissant, pugnace et dynamique. D'ailleurs, il est symptomatique de noter que les 2 reprises de l'album n'ont rien à voir avec le ska ("Bits and pieces" des anglais du Dave Clark Five, et "When will I be loved" des Everly Brothers), même si les Toasters savent leur donner ces belles couleurs irisées et irradiées qui restent, malgré tout, leur marque de fabrique.

STETSON ! : Questions & sleepless nights (CD, Pyromane Records - www.pyromanerecords.com)

Tout nouveau label de Clermont-Ferrand (avec aux commandes un dangereux activiste journaliste local, j'ai nommé Mister Tad Foulhoux himself), Pyromane Records, pour l'une de ses premières références, produit le premier album d'un groupe du cru, Stetson ! Bon ! C'est bien de faire dans le terroir, ça maintient la cohésion sociale, ça alimente le débat sur l'identité nationale, et ça peut peut-être même permettre de sauver les services publics de proximité. Mais on n'ira pas jusqu'à dire, comme Brice Hortefeux quand il parlait des journalistes auvergnats (parce qu'il parlait bien des journalistes auvergnats, hein ? pas des arabes, c'est pas le genre du bonhomme), que quand il n'y en a qu'un, ça va. Au contraire, en matière de groupes, c'est vachement mieux quand il y en a plusieurs. Et de ce côté là, l'Auvergne a toujours été plutôt bien pourvue (on n'en dira peut-être pas autant de ses politiciens). Or donc, Stetson ! Un groupe qui bourlingue depuis pas mal d'années maintenant et qui nous expédie direct dans les ratiaches une demi-heure de hardcore, d'emo, de punk-rock, le tout à flux plus que tendu. Il n'en faudrait pas beaucoup pour faire péter la ficelle du string tant les bougnats sont à la limite de la surdose de décibels enflammés et de riffs explosifs. Surtout, ne pas les faire bander plus que ça, sinon c'est l'émeute assurée. Manquerait plus que les concerts, déjà salement producteurs de sueur et de sang, virent aussi à l'orgie, c'est des coups à voir débarquer les escadrons de la mort. L'orgie, vous vous la gardez pour chez vous (accessoirement vous avez le droit de m'inviter), et vous faites en sorte qu'on n'en sache rien à l'extérieur... ou alors seulement une fois que c'est passé, quand y a plus le flagrant délit.

BIKINI MACHINE : The full album (2CD, Platinum Records - www.platinumrds.com)

Bikini Machine, c'est le grand écart temporel entre les sixties mods et yéyés et le 21ème siècle électronique et robotisé. Bikini Machine font un garage-jerk poppysant et dansant à souhait, tout en lui ajoutant quelques adjuvants synthétiques vintage et tarabiscotés. En écoutant Bikini Machine on pense évidemment à Dutronc (ils ont d'ailleurs fait, il y a quelques années, un album entier de reprises du chanteur le plus cool et j'm'en foutiste de sa génération) ou à Gainsbourg période londonienne ("Où vont les cons ?"), comme aux premiers James Bond ("The old school" dans lequel ce sont les propres enfants du groupe, 8 au total, qui font les chœurs), voire à la new-wave dance des 80's ("Mister Syncope"), le tout avec nonchalance et dilettantisme, comme si tout ça leur était naturel et inné. Pour parfaire cette impression d'universalité Bikini Machine ont demandé à quelques amis de mixer la chose, à New York, à Londres, à Copenhague ou à Rennes (leur ville d'origine). Et aux States, c'est monsieur Jon Spencer lui-même, toujours avide de bricolages sonores néo-post-modernes, qui s'est calé derrière les manettes, ce qui, bien sûr, force le respect en même temps qu'il impose désormais le groupe dans le club très huppé des grands de l'électro, fût-il revival. L'album propose sa douzaine de titres, mais, comme si ça ne suffisait pas, ça déborde sur un EP 5 titres bonus, "A certain je ne sais quoi". Il eut été dommage de se retrouver en manque, ce petit plus est apprécié à sa juste valeur. Bikini Machine c'est la bande-son idéale de la boum organisée pour les 13 ans de la petite dernière, mais en ayant loué la cantina de Star Wars pour l'occasion. Personne ne devrait y être dépaycé.

PLMB : Kill 1 mutant bird with 2 stones (CD, Siamese Dogs Records)

Avec PLMB on pourra difficilement continuer de prétendre que les américains ne sont que des rustres grossiers, incultes et bas du front. OK ! Y en a qui correspondent à cette définition, comme partout ailleurs dans le monde, mais il n'empêche qu'il y a aussi quelques aliens qui s'entendent à casser ces stéréotypes en faisant preuve d'une belle ouverture d'esprit, et d'un humour pataphysique que n'auraient certes pas renié les plus grands humoristes parnassiens du début du 20ème siècle. Buddy A, en kid new-yorkais au format de poche, n'a rien à envier aux plus gouailleurs de nos gavroches parisiens. Prenez le nom de son groupe tout d'abord, PLMB c'est pour "Pathological lying mutant bird", ce qui, même pour un non anglophone, reste largement traductible dans le non-sens et l'humour décalé. Il en va d'ailleurs de même avec le titre de ce premier album de PLMB, à des années-lumière des niaiserie consensuelles habituellement usitées pour ne pas effaroucher le consommateur éventuel dans les rayons aseptisés des supermarchés du disque américains. Mais voilà, Buddy A aime bien donner des coups de pied dans les fourmillières de la pensée unique. Un humour ravageur qu'on retrouve de-ci de-là, au gré des 18 morceaux de ce disque. Des exemples ? Allez ! "O.B. (Ovulation Boulevard)", "C.C.C. (Cancel the Cancelled Cancellation)", "Dad is mad", "Melon colony", "P.A.P. (Personal Ass Puppet)", pour n'en citer que quelques-uns. Il est déjà rafraîchissant de pouvoir se gargariser de cette dérision jubilatoire, il l'est tout autant de se lancer dans l'exploration sonore de l'univers musical de PLMB. Un univers empreint d'un rock'n'roll arty propre à New York, avec d'évidentes références punks, mais pas trop, et quelques touches noisy soniques, mais plutôt stratosphériques que bassement terre à terre. Les guitares sont claires, même si largement saturées et distordues, les beats de batterie sont francs du collier et adéquatement métronomiques, les lignes de basse sont classiquement efficaces, empêchant l'ensemble de s'éparpiller au fil du vent en ancrant solidement tout ce petit monde sur la portée. Et puis il y a la voix de Buddy A, une voix d'écorché vif, toujours à la limite du décrochage dans ses acrobaties vocales de haut vol. On croit toujours qu'il va perdre pied, qu'il va déraiper, qu'il va se ratatiner lamentablement après avoir fait la cabriole de trop, celle mal contrôlée et peu maîtrisée qui lui vaudra une solide rééducation lyrique, mais non, le farfadet connaît ses limites, sait jusqu'où il peut aller sans atteindre le point de non retour, et, du coup, ses feulements de chat sauvage, ses chuintements de gobelin en rogne, ses râclements de grand lézard squameux, ses frottements orangeux de tôle ondulée, vous font apprécier d'autant mieux ses efforts pour se fondre dans l'incandescence du rock'n'roll désincarné de PLMB. Mais pas seulement, parce que le groupe, comme je le disais en ouverture, sait aussi prendre ailleurs ce qui peut lui permettre de s'affirmer, comme la sonorité de la kora, cet instrument typiquement africain, et, pour le coup, si peu new-yorkais, sur "Cadmium", ou encore comme la reprise du "Helter skelter" des Beatles, ramené ici à sa plus simple expression viscérale, probablement assez proche de ce que Charles Manson crut y déceler quand l'écoute de cette chanson provoqua en lui la folie meurtrière qui lui fit commander le massacre de Sharon Tate et du couple LaBianca par sa "famille". La version de PLMB est sulfureuse à souhait, et nous fait nous rappeler que ce titre fut aussi l'un des plus violents et teigneux des Fab Four qui traversaient pourtant alors une période mystique plus propre à leur faire voir la vie en couleurs et en substances hallucinogènes. Comme quoi...

NEVER TRUST HIPPIES, ALWAYS TRUST YOUR OLD PALS

ZE ROLL ZEALOTZ : Spark (CD, Mass Productions - www.massprod.com)

Lentement, le label rennais Mass Productions étend le champ de ses compétences, et diversifie un catalogue qui commence à avoir une sacrée gueule. C'est au tour du stoner d'investir les références du label avec le premier album de ce groupe normand, Ze Roll Zealotz, qui n'hésite pas à sortir l'artillerie lourde, à savoir de grosses guitares calorigènes et armées jusqu'à la corde de mi, des riffs mortifères extirpés de quelque obscur tombeau vaguement maudit par plusieurs générations de croque-morts zombifiés, un chant à peine remis d'une longue cure d'intoxication à l'alcool de contrebande, et des martèlements rythmiques dignes des plus belles charges d'un régiment de cosaques à qui on aurait promis du rab de vierges à violer à l'autre bout du champ de bataille. Sûr, on n'est pas chez Winnie l'Ourson et encore moins au pays de Candy avec ces viandards, adeptes avoués de l'accord de destruction massive. Que fait le Conseil de Sécurité des Nations Unies pendant que ce quintet de furieux ravage nos esgourdes, descend notre réserve de Jack Daniels, culbute nos dulcinées, et nous pique notre collection de timbres ? Hein ? On peut crever, tout le monde s'en fout... Quand je pense que certains ont envahi l'Irak pour moins que ça... C'est des coups à ressortir les gégènes et à faire justice soi-même... Mais manque de bol, ils nous ont aussi devancé sur ce coup-là, et ont déjà les pinces qui en crépitent des étincelles de gourmandise. Chiotte ! Va falloir serrer les dents...

INTERNET

Je vous avais parlé en son temps du groupe **Lost Disciples**, notamment à l'occasion de la sortie de leurs albums et démos. Le gang n'existe plus, mais quelques-uns de ses membres ont monté un nouveau projet : **Drugstore Spiders**. Pour en savoir plus, et écouter les premiers morceaux, rendez-vous ici : <http://www.myspace.com/drugstorespiders> @@@ Le **Goëland**, spécialisé dans la VPC de fringues notamment, vient de lancer son webzine. Rock'n'roll et punky à souhait, évidemment : <http://www.addictif-zine.com> @@@ J'ai déjà du vous la filer 2 ou 3 fois, mais en ces temps de vaccination massive une piqûre de rappel ne peut pas faire de mal, c'est Roselyne qui vous le dit, voici donc l'adresse du site des excellents **Attentat Sonore** : www.attentatsonore.com @@@ Et puis mes potes de **Chuck Norris Experiment** qui ont tout plein de projets (disques, tournées) bien rock'n'roll. Ne passez pas à côté : www.chucknorrisexperiment.com @@@ Un groupe punk/oi ! qui dépose grave du côté de St Etienne, c'est **Shoot The Dogs** (super nom en prime :-): www.shootthedogs.com @@@ 2 charmantes demoiselles (16 et 18 ans) qui font un bon rock'n'roll bien garage et groovy, ce sont les **Bad Dogs**, ceci est leur site : www.thebaddogs.fr @@@ Si vous voulez récupérer les podcasts de l'émission **Joining The Circus** (punk/hardcore en gros), c'est ici que ça se passe : <http://joiningthecircus.podomatic.com> @@@ Vous prenez 2 membres des **Dirteez**, vous leur acoquinez une section rythmique venue du 7ème niveau des enfers, vous leur faites jouer du sexy voodoo garage, et vous avez les **Devilish Piranhas**. Et votre existence ne sera plus jamais la même : www.myspace.com/voodoodevilish @@@ Ca a beau être la crise, vous avez peut-être un peu de sous à dépenser dans de belles petites rondelles de vinyl rock'n'roll, le site de **Norton Records** est pour vous : www.nortonrecords.com @@@ Depuis 84 vous écumez tout ce que l'hexagone propose de concerts punk-rock au sens large, et vous aimeriez bien vous mater quelques petites vidéos parce que votre mémoire commence à vous faire défaut ? Pas de problème, vous devriez trouver votre bonheur ici : www.video.rock.free.fr @@@ Les **Wad Billys** font du rock'n'roll et aiment à le faire savoir, même sur le Net : www.leswadbillys.com @@@ Plutôt que tenter de lister les zillions d'activités de **Nasty Samy**, allez donc faire un tour sur son site, il vous expliquera tout ça bien mieux que moi : www.likesunday.com @@@ **Kevin Brunet** est un jeune photographe, plutôt talentueux, qui cherche à se faire connaître. Si vous voulez voir une idée de son travail, voici son site : www.mbk.book.fr @@@ Y a pas que le rock dans la vie, y a aussi de la BD. Il m'arrive d'en chroniquer quelques albums sur ce site : www.bandedessinee.info @@@ **Clouzot** fait un rock'n'roll iconoclaste, n'hésitant pas, par exemple, à inviter Dick Rivers à s'autoparodier. Fort ! : www.clouzot.com @@@ Dans l'actualité des **Gee Strings** la sortie japonaise de leur dernier album. Woah ! D'autres news ici : www.geestrings.de @@@ Le label rennais **Beast Records** vient de relooker son site : <http://beastrecords.free.fr> @@@ Depuis quelques temps Perpignan résonne des accords punk-rock de **Rock In Chair**, du coup le Net aussi : www.myspace.com/rockinchairperpignan @@@ Raaahh !!! Non seulement le label **Pitshark** vient de sortir un nouveau 25cm tout chaud des **New Christs**, mais en plus il vient aussi de rééditer, en maxi, le 45t Skydog de **Motörhead**. Putain ! Y en a qui sont nés avec un médiateur en argent dans les doigts. Géant ! : www.pitshark.com @@@ Le site du label/fanzine **Vicious Circle** vient de se refaire une beauté, profitez-en pour aller leur faire un petit coucou : www.viciouscircle.fr @@@ C'est pas que ça m'emballe d'en parler, mais vous savez ce que c'est, on a toujours besoin d'un petit keupon chez soi. Alors voilà, notre **Kpun** à nous, oui celui de la "442ème Rue", vient de décider de prendre son envol et de consacrer un site à son autre passion, les jeux vidéos, si c'est pas malheureux. Enfin, laissons-lui sa chance : www.navedac.com @@@ Créé par un ancien de **People Like You Records**, le tout nouveau label allemand **I Hate People Records** annonce les sorties des prochains albums des **Meteors** et de **P.Paul Fenech**. Ouch ! Ca rigole pas : www.myspace.com/ihatepeoplerecords @@@ Et un label de réédition garage-punk français, un, **Tryptic Records**, le tout en singles et EP vinyl éditions limitées. Ca fleure bon : www.tryptic-records.com @@@ **Humungus** est un collectif de graphistes qui réalise notamment des fresques en direct live durant des concerts. Ces gens sont bourrés de talent. Allez voir leurs oeuvres sur leur site : <http://collectifhumungus.free.fr> @@@ De l'excellent garage-punk en provenance du Brésil, ce sont les **Autoramas** et ça ne connaît pas les limitations de vitesse : www.autoramasrock.com.br @@@ Un petit clin d'oeil aux **Sonic Angels**, vus récemment en concert : www.myspace.com/sonicangelsband @@@ Les **Shaggy Dogs** vont bientôt fêter leurs 10 ans, l'occasion de souffler les bougies : www.myspace.com/shaggydogs @@@ Un duo mixte franco-américain qui marie punk et blues, autant dire que le cocktail est détonant, c'est **the Queen Mab** (Shakespeare forever), et, pour l'instant, ils vous invitent à les écouter sur le Net : www.myspace.com/thequeenmab @@@ Après avoir expérimenté les frissons électriques au sein des **Godfathers** ou des **Damned**, **Kris Dollimore** repart à la découverte de ses racines acoustiques avec un folk-blues qui fait le grand écart entre son Angleterre natale et le delta du Mississippi, où il a dû passer quelques nuits furieusement arrosées : www.krisdollimore.com @@@ **Nyark nyark** le très beau et très gros bouquin d'**Arno Rudeboy** consacré à la scène alternative française des années 80 vient tout juste d'être réédité. Si vous avez laissé passer votre chance la première fois, ne manquez pas cette seconde occasion, vous le regretteriez toute votre vie : www.nyarknyark.fr @@@ Déjà 9 numéros au compteur pour un fanzine d'Aurillac, **Le Mange Disque**, apparemment au format 45t (mais sans disque qui va avec, à l'inverse de feu **Larsen**). Comme j'ai pas encore eu l'occasion de jeter un oeil dessus, il est dans cette rubrique, et pas dans celle consacrée aux fanzines. Allez voir par vous-même de quoi il retourne : www.myspace.com/lemangedisque @@@

www.electricfrankenstein.com

Le site officiel de l'un des meilleurs groupes de la scène punk-rock'n'roll mondiale. L'an prochain **Electric Frankenstein** fêtera ses 20 ans d'existence. Même si le groupe a connu un sérieux ralentissement de ses activités depuis 2005 (date de sortie de "Burn bright burn fast", le dernier album officiel), il n'en a pas moins étoffé une discographie fort impressionnante ces dernières années. Le recensement est tout ce qu'il y a de plus approximatif, mais on peut décemment supposer que le gang apparaît sur pas loin de 200 disques (dont 2 sur la "442ème Rue", et un troisième à venir en 2010). Ces derniers temps, le groupe a connu quelques changements de personnel, et Sal Canzonieri (guitariste et dernier membre fondateur encore sur la brèche) de sérieux ennuis de santé. On aurait pu craindre pour la pérennité d'Electric Frankenstein, mais il n'en est rien, les voilà remis en selle, et un nouvel album est d'ailleurs annoncé pour l'an prochain. Sur ce site, parfois un peu confus, mais ça va, on s'y retrouve quand même, notons une biographie succincte, de toute façon un bouquin y suffirait à peine, et une page réservée au matériel pro (photos, dossier de presse). La partie la plus intéressante du site concerne la discographie, surtout pour tenter de s'y retrouver dans le bazar vinylique du groupe, entre les singles et EP, les albums et les compils. Sans compter que dans tout ça il y a les disques officiels, les semi-officiels, et les pas officiels du tout, mais néanmoins "acceptés" par le groupe puisqu'une section est d'ailleurs consacrée aux bootlegs, bel esprit. Vous pourrez ainsi faire la part des choses entre les différents pressages d'un même disque, et, surtout, voir s'il vous en manque (et il vous en manquera forcément). D'ailleurs, pour compléter votre collection, ou vous faire plaisir (avec t-shirts, livres, comics, sacs, mugs, etc...), vous ne manquerez pas d'aller faire un tour du côté de la page merchandising. Personnellement, j'ai hâte de les voir revenir aux affaires. Ces mecs là sont des amis de longue date, et j'attends avec impatience ce nouvel album... Voire, qui sait, une prochaine tournée par chez nous (la dernière fois qu'ils sont venus sur le vieux continent, fin 2008, j'ai été obligé d'aller en Allemagne et en Belgique pour me procurer ma dose de frankensteinerie électrique sans laquelle la vie se révélerait bien tristouille).



<http://www.tagada.fr.fm>

Il y a pas mal de points communs entre le rock et la BD, à commencer par le fait que certains dessinateurs se lancent dans le rock (Dennis Twist) ou que certains rockers fassent de la BD (Kent). Même si ce site n'a rien à voir avec le rock, il n'en traite pas moins de BD, et, plus précisément, des **femmes dans la BD**. Tenu par un fan absolu, le site propose quelques belles pages, comme celle consacrée aux scans de dédicaces que le webmaster a pu glaner au hasard des conventions. Certaines sont superbes, et je n'ose penser au temps qu'il lui a fallu passer dans les files d'attente pour les obtenir toutes (pour me consacrer épisodiquement à ce genre d'exercice, je n'en apprécie que plus la persévérance du bonhomme). Fan de Dany, le webmaster lui consacre une page complète, on ne saurait, là non plus, lui en vouloir. Rayon anecdotique, mais qui s'avère toujours sympathique, une page de téléchargements (fond de page, fond d'écran, écran de veille), et une avec 3 petits quiz, histoire de tester vos connaissances en la matière. Mais le plat de résistance du site est évidemment constitué d'un listing des principales héroïnes de BD. Elles sont regroupées par éditeur, et proposent quelques scans particulièrement savoureux et choisis. Il est à noter que le webmaster, à chaque fois, a obtenu l'autorisation des éditeurs en question pour les mettre en ligne, rien de sauvage là-dedans. Il y a cependant 2 petits bémols à mettre en avant, le premier ce sont les bandeaux publicitaires qui mangent une partie de l'écran, et qui, du coup, ne permettent pas de proposer des scans de dimension honnête, c'est alors le dessin qui en pâtit, le second, c'est que le site n'a pas été mis à jour depuis 2001 (!?!), ce qui, évidemment, ne lui permet pas vraiment d'être au top de l'actualité. Pas catastrophique, mais c'est dommage.



www.gearheadmagazine.com

Gearhead est un magazine américain consacré au rock et aux hot-rods, créé en 1993, et qui en est aujourd'hui à son 18ème numéro, soit à peine plus d'un par an, mais il faut préciser qu'il s'agit à chaque fois d'un beau pavé. Il est également à noter que le magazine est désormais indépendant du label du même nom (même si le boss est le même dans les 2 cas), ce qui explique que le site ne soit consacré qu'au mag, le label ayant le sien propre (un lien vous y emmènera direct si vous le souhaitez). Les 10 premiers numéros du magazine étaient vendus avec un 45t, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Ça ne fait rien, le canard reste malgré tout hautement recommandable, surtout, bien sûr, si vous vous intéressez à ces 2 domaines, rock et hot-rods. Le site n'est d'ailleurs qu'une grosse boutique en ligne où vous pourrez acheter le mag (tous les numéros

sont encore dispo, y compris les premiers, même s'ils commencent à se faire rares et que les prix s'en ressentent, 20/25 \$ alors que les plus récents sont vendus 5 \$), de quoi boucher les éventuels trous dans votre collection, ou vous faire l'intégrale (attention au porte-monnaie, même si le taux de change est pour le moment plutôt favorable à l'euro). Vous pourrez également en profiter pour refaire votre garde-robe avec un large choix de t-shirts, y en a même pour toute la famille, du bébé à l'adulte, pour monsieur comme pour madame, bref de quoi s'habiller presque intégralement Gearhead (y a aussi les casquettes ou les boucles de ceinture pour compléter la panoplie). Normalement il y a aussi une radio à podcaster, mais pour l'instant elle est out, ça vous fera toujours une bonne raison d'aller faire un tour sur le site de temps en temps pour vous tenir au courant.



www.hell-cat.com

Le site du label de mister Tim Armstrong, de Rancid. **Hellcat** est un label spécialisé dans le punk et le ska, et le site est surtout prétexte à présenter les groupes du label. Chacun d'eux a droit à sa page, avec bio, discographie, vidéos, photos. Une liste rapide et non exhaustive ? The Creepshow, Left Alone, Rancid (évidemment, qui vient de réintégrer les rangs après des années passées chez Epitaph, et une expérience chez Sony qui, apparemment, ne s'est guère révélée concluante, ce qui n'a rien de surprenant), Unseen, Aggrolites, Horrorpops, Nekromantix, Slackers, Tiger Army, Dropkick Murphys, Joe Strummer & the Mescaleros, Operation Ivy (le premier groupe du père Armstrong et de son vieux complice Matt Freeman), Civet, Lars Frederiksen (lui aussi de la bande Rancid), Transplants, etc... Pas de la petite bière tout ça. En complément, vous trouverez un listing de tous les disques du catalogue, les dates de tournées, et des articles et photos de presse. La présentation reprend le graphisme cher à Tim Armstrong, tout en noir et blanc, très beau et très punk, et la navigation est rapide, limpide et facile. Bref, un site soigné, à l'image des disques du label.